



20*

Philippe Grand

* Point (*encore que* ou *même si...*) pour quelque signification par la bande (ici homophonique), plutôt parce qu'il revient de droit, m'est-il apparu au retour d'Intranges (une précision pour *deux* lectrices), au chiffre-nom de cette année à son huitième mois seulement tellement spéciale déjà, de déclasser sous-titre le *Popal* ? imposé principal au printemps, aussi exotique vocable que *Covid*, de plus sombre intention... **

** Développement en page 40, place chronologique du changement de titre.

20*

(Popal ?)

(BROUILLON NUMÉRIQUE
janvier - 24 novembre 2020)

Rien ne peut échapper à la relativisation – un absolu existe pour le plus résistant. Mais s'il faut continuer à croire en ses propres actes, bannir de sa conscience le Suprême hors mesure qui ramène toute l'aventure humaine à rien et tous les critères subalternes en considération desquels ils se révèlent déjà nuls et vains ne suffit pas, il faut encore y garder ceux d'entre eux de grade inférieur mais encore efficaces faute desquels ces actes s'aveugleraient sur eux-mêmes.

Mes écrits doivent parfois paraître à l'œiloreille d'un Français déroger aux règles de sa langue (qui est aussi la mienne). Certaines phrases y sonnent comme la traduction rudimentaire et approximative d'écrites ou dites dans une langue grammaticalement autrement constituée, et peut-être inexistante, allez savoir. (Des exemples dans *La poésie du gérondif* de J.-P. Minaudier.) C'est vers ça que je devrais toujours aller – une intuition que paraît désavouer ma façon claire d'aujourd'hui...

À la question *pourquoi* ?

: une mémoire si faible que le sujet est toujours nouveau.

À la question *pourquoi* ?

– que répondre n'a pas effacée –

pas de réponse, ou : oublier le sujet ne l'efface pas.

À la question *pourquoi* ?

répondre de telle façon que l'on apprenne
quoi.

Pour un effet d'éclaircissement décalé (à l'allemande) – la sorte de réconfort subit d'y voir.

(Une écriture donc en souci de l'effet sous ses airs ?)

Dire plusieurs choses en une, cela n'a en soi rien de très extraordinaire, mais si la plurivocité est constante dans les phrases du quotidien, c'est en règle générale à l'insu des locuteurs : involontaire, la surcharge est aussi le plus souvent inaperçue.

J'ai quant à moi *choisi* de le faire, et avec régularité.

Moyen de densifier, mais en aucun cas une « méthode » ; plus-d'un-sens reste une aspiration (et je ne suis pas constamment, comme on le voit ici, espace de prédilection pour multiplier, à la hauteur de cette dernière).

*Un cerveau qui tourne au ralenti
et que nulle rasade, de quoi que ce soit,
ne parvient à faire monter en régime.*

Telle est l'image qui se projette sur l'écran déroulé en moi par la dégradation de ma capacité à verbaliser (sans compter le retrait raté au distributeur – extrême lenteur de la machine à cracher les pesos si crachés elle les a, mais mon esprit à... ailleurs !).

(Séquelles d'un épisode inaperçu d'asphyxie cérébrale ?

L'écran resterait blanc – serait aucun...)

Mais la partie muette fonctionne (à supposer exister cette).

Elle songe à l'image, à l'extraire de la place, à comment.

Et plutôt que la confrontation de deux versions d'un même texte, elle imagine, pour illustrer le problème de carburation, un film ou diptyque vidéo tel que le dispositif double écran se prête à une lecture comme métaphore.

Encore faut-il trouver l'objet filmique idoine.

Un moteur, fatalement (?), mais de quelle sorte ?

Qu'est-ce qui distinguerait le mieux à l'image un "bon" fonctionnement d'un "mauvais" ? Le bruit ? Et si le film est muet ? Certaine fumée de mauvais échauffement ? Une efficacité visible ? Mais qu'est-ce qu'une "efficacité visible" ? Faudra-t-il qu'il s'agisse du même moteur, sur un écran à la peine, sur l'autre qui carbure ?

En détériorer un exprès ? Encore faudrait-il l'avoir et savoir faire.

En réparer un ? Encore faudrait-il l'avoir et savoir faire.

(Ce 4 mars, pour figurer plus simplement le dysfonctionnement, je pense à quelque trou que montrerait la roue dentée d'un engrenage.

Voyez comme ici ça n'enroule pas, et voyez comme là etc.)

Mon dire exhibant, la solution de me taire masquerait.

(Jusqu'à un certain point.)

À un moment chez le cardiologue, *détérioration* ne venant pas j'ai usé d'*empirement*, et il m'a fallu répéter... Mal en sortant : avoir confondu Dufy et Matisse, Derain avec un Fauve allemand passe, mais *néologiser*... Heureusement que Littré m'a libéré plus tard.

Dois revoir fortement à la baisse l'importance de voir net mais dans le même temps un grand pan de mon activité m'oblige à bannir le flou...

Sévère double contrainte qui aura vraisemblablement raison de mon métier, même si la lettre évince l'art reproduit. (*Verrons.*)

Entre être interrompu dans mon *flow* et l'être dans une tâche qui *déjà* m'interrompt, je suis sans préférence.

Loin de nier l'autre, de travailler à détruire sa parole ou sa place, il établit la communauté à un niveau supérieur ; il peut y avoir connivence, complicité dans le *dissensus*.

Quand je hausse, m'entends, à mon grand déplaisir, hausser le ton, c'est que j'entrevois que l'on pense que je ne sais pas ce que je dis, soit *par exaspération*, car quand je dis cela ou cela, intérieurement je me sais justifié à le dire.

Mon intentionnel usage fautif du double point en début de ligne répond au ressenti logico-syntaxique (chimère familière) que les deux-points appartiennent plus au texte qui les suit qu'au texte qui les précède (cela plus ou moins clairement mentionné déjà en *Tas IV*, p. 62). Mais il y a aussi que, dans l'ordre de la prose verticale où cela se produit (je ne suis pas systématique, j'use aussi de l'espace insécable), je ne veux pas « salir » l'unité de la ligne d'un enrichissement, lequel je chasse suivante.

(N'écrivant que rarement d'un seul trait et n'ayant pas toujours mon cahier à proximité, je me retrouvais à multiplier les formulations sur différents supports. Ainsi, lorsque je reprenais le texte en cours ce sont plusieurs états de maturation qui se présentaient simultanément à moi (sans compter les branches entre-temps poussées sur le tronc principal). Tout ceci au passé, et non pas parce que je suis mieux organisé.)

S'il y a un animal dont j'ai peur ? Oui : *Sapiens lambda*.
(Mais ainsi écrit ça ne marche même pas comme brève d'apéro.)

Si je vais au cahier simplement pour dire au cahier qu'il n'y a rien pour lui mieux vaut que je n'y aille. *Mais comment saura-t-il ?*

Je ne vois par moment aucun intérêt à penser quoi que ce soit de quoi que ce soit. Non, ce n'est pas ça, pas un intérêt que je ne vois plus : rien de ce qui est ne se donne à penser. C'est peut-être que penser *n'est pas* ce qu'il faudrait, c'est peut-être que ça ne relève pas du pensable.

(Je peux certes m'évertuer à mieux dire mon insuccès mais cela n'ouvre pas de voie (espoir que j'ai eu ou calcul que j'ai fait...))

Je sens uniquement, et pour ce senti découplé de la perception (y revenir avec le *Précis de psychologie* de William James en main), penser/dire est inutile.

Cher X

Voulant tenter la lettre comme solution mais ne disposant pas du destinataire *ad hoc*, j'ai été contraint à t'inventer. Parmi ceux qui auraient pu prétendre à être toi et ainsi m'épargner l'artifice de te créer, trop proches les uns et trop lointains les autres pour que je me sente libre, et les uns et les autres trop enclins à s'inquiéter de ma psychologie. Tu essaieras peut-être, afin de lui donner plus de vérité, de jouer ton personnage jusqu'à me répondre. Sache toutefois que je n'envisage pas cette option ; ton existence *a priori* ne durera pas au-delà du terme de cette lettre, car il ne s'agit pas que tu deviennes un avatar de moi-même. J'ai déjà le lecteur pour ça (hypothèse toutefois à examiner).

Tu n'auras pas manqué d'être intrigué par ce mot de solution dans ma première phrase. Eh bien, cher X, son explication formera le cœur de cette lettre, elle sera même l'unique raison de ton investiture comme correspondant.

J'ai lu hier ces mots de Heiner Müller : « Il y a beaucoup de solutions mais trop peu de problèmes. Il s'agit [...] de trouver des problèmes et de leur donner de l'importance. »

À mon échelle, qui n'est certainement pas celle du dramaturge, le problème que je m'invente – mais pas parce qu'il y aurait trop de solutions, cette lettre confie plutôt certaine carence de ce côté-là – est celui de « tomber dans le journal ». Que je *tombe* dans le journal, que mes écrits relèvent de plus en plus, pour fixer un *terminus ad quo* depuis *Relié rouge*, de ce registre, jusqu'à se confondre à lui, c'est le sentiment que j'ai, et que cette évolution est une chute, une régression. Si tu étais moi, tu pourrais rétorquer que j'ai *toujours et uniquement* tenu un journal. Je ferais valoir en retour que oui, mais singulier celui-là, depuis toujours en crise avec le type du fait qu'un souci de la forme l'animait – au point que, plus moi que moi-étant-toi-étant-moi, je corrigerais finalement : *non*, pas un journal seulement, un *cahier* plutôt, où je transformais « ce qui me réjouissait ou me tourmentait [de sorte de] régler ainsi mon compte avec tout cela » (Goethe, *Poésie et Vérité*, Livre VII).

Y a-t-il quelque chose qui me pousse dans la pente funeste ? N'est-ce qu'une phase qui passera quand reviendra l'énergie ? Il me semble que deux causes

concourent : l'irruption de dysfonctionnements corporels réels mais qu'amplifie une <hypersensibilité> dont j'ignore l'origine et le nom exacts, et l'effort que réclame précisément l'arrachement au journal...

Comprends-moi bien : ce que je crains ce n'est pas de tomber dans le journal comme « succédané » ou « fantôme d'activité intellectuelle » (Amiel, 4 juillet 1852) mais de ne plus être capable de *transformer* sa matière en objet-textuel-mal-identifiable, ne plus être capable de *jouer* encore — de n'être plus qu'un *je* ne faisant que *noter* « ce qui lui pèse et ce qui le peine de sorte [qu'il] *se ratatine* » (surtout pour ce dernier mot, Papa Goethe encore, Lettre à Lavater, 4 octobre 1782).

Ne voulais-je te dire que ça ? Oui. Mais je garde ton adresse au cas.

Constate que mon goût pour la musique lente et sans dents, la plus *callada*, s'est renforcé au point que les autres types ne me sont plus guère supportables (six rondelles d'affilée l'autre soir, diamant dessus relevé vite)* et ceci alors même que mon état au quotidien me laisse à penser qu'il se passe quelque chose du côté de mes nerfs.

* Je triche un peu : régulièrement, mais avec casque et plus volontiers dans le noir, *The Apostate* ou quelque autre œuvre des Swans, et pas plus tard qu'hier les 58' du *big band free* de Cecil Taylor dans *Involution / Evolution* (belle houle mais tout de même un pénible côté "salle de gym")...

Y a-t-il une spécificité de l'atteinte des nerfs (comme on disait jadis) relativement à la modification des préférences telle que le caractère plus affirmé ou tranché de celle-ci de celle-là doive nécessairement y faire penser comme à une cause probable, ou ce renforcement/durcissement compte-t-il parmi les ordinaires maux de l'âge, vient-il accordé à celui des traits et autres défauts qu'il accentue ?

À 60 ans les nerfs ne sont plus dans l'état qui était le leur avant, ne serait-ce que dix ans plus tôt. Mais pourquoi seraient-ils exemptés de vieillir ? Rien là donc d'étonnant. Aussi faut-il qu'il y ait quelque chose pour justifier le ridicule de le noter, et c'est pour ce rôle aux répercussions que cette dégradation a dans le champ des préférences essentielles que je pense.

Mais qu'est-ce donc ça, une <préférence essentielle> ?

Comme je la conçois, elle se distingue de ce que traduit ou porte l'habitude, par une différence qui tient à son objet. La préférence essentielle en est une de tout l'être, dans laquelle il est engagé par plus *qu'un* sens – soit précisément par ce que je nomme très approximativement le nerf.

À cet égard, on aura compris – confère la séquence supra dont celle que j'augmente là est une sorte de variante – que la musique *n'est pas* une expérience uniquement sonore, et on l'aura compris par la note où j'ai reconnu avoir triché un peu en évoquant comme exclusive ma préférence pour la *silencieuse par nature* : certaine musique « bruyante » comme je l'aime (*Chaos Line* de Richard Pinhas, *Anthropomorphic* de Mount Fuji Doomjazz Corporation, tous les *live* de Throbbing Gristle etc.), est, si l'on écoute concentré, une *manière de silence*.

Tout dérèglement corporel

(organes, fonctions : j'en resterai à ce flou d'incompétence)

affecte le régime des préférences inessentiels

(la perte de l'odorat valorise toutes les odeurs perçues, soit les plus fortes et tout spécialement les mauvaises (je plonge avec délectation presque mon nez dans mes chaussettes de 4-5 jours ; une charogne alentour ne fait que se signaler charogne ; même la merde d'un autre etc.), la perte du goût porte au goûteux (l'épice manque où d'épice il n'y a (vide vite le poivrier) ; le fromage qui a *de-la-fesse* ; le whisky *d'importation*, etc.), la sensibilité visuelle décroissante pousse sous le watt nombreux (toute exposition de fragiles œuvres graphiques lasse ; « Monsieur l'imprimeur n'économise pas ton noir merci » etc.), la perte du souffle détourne des pentes raides (immense vertu de la montagne à vache et même de l'étendue plate, d'eau ou d'herbe ; « cela vaut-il la peine d'y aller ? », etc.), la diminution de l'acuité incite à regarder plutôt les nuages que les signes humains, etc.)

est infinie la liste des maux ou simples enquinements et des adaptations qu'ils induisent

(la peau ou les yeux : « Oui, plutôt à l'ombre » – la vessie écrasée : pisser dans l'eau pour confirmation acoustique ; « Le trajet ne sera-t-il pas un peu long ? » – les vertèbres : « Auriez-vous un coussin moins... » – la fonte musculaire et la graisse en remplacement : « On prendra le suivant » ; « Depuis combien de temps le kilo fait-il 2000 grammes ? » ; « À donner ce pantalon » – la perte de mémoire : « Quel est ce putain de ? Où ai-je foutu ce putain de », etc.),

mais n'est-ce pas la détérioration du nerf qui œuvre le plus implacablement à modifier le fond de l'être, à sculpter de l'essentiel dans l'habitude, à *enclindre* violemment à, etc. ?

*À nombreuse assemblée préférer aller perdre contre la ronce
me semble exemplum.*

Voir loin / sentir loin / entendre loin
(à développer)

Double aspiration : phrase complexe / phrase à peine.
Ou une seule : combiner les deux.

Micro-écriture pour les amorces
quand il faudrait au contraire, pour avoir quelque chance de parvenir à une
forme, que je surmonte cette réduction honteuse et y voie...

On ne laisse pas sans risque un cahier être gagné par le chaos.
Ce risque est surtout pour celui qui le tient, que jeter ne remédie pas.

Ce n'est ni au lecteur ni à moi-même que les questions si fréquentes dans
mes pages sont adressées, c'est au cahier lui-même. Le lecteur et moi-même
nous sommes un unique canal et uniquement cela.
(C'est une hypothèse, je n'en formule pas d'autre. Qu'elle soit ainsi seule
masque sa nature d'hypothèse mais c'en est une, rien d'autre, comme tout
ce qu'il peut sembler que j'affirme.)

Pas eu encore de matière aussi rétive, de sujet aussi récalcitrant : ne pas avoir envie de faire avec ou sur la réalité.

Peut-être ai-je écrit, aussi longtemps que j'ai écrit, sur le bord (ou en m'approchant du bord) et l'ai-je maintenant dépassé et suis-je confronté à un nouvel élément. (Je ne crois pas en mon devenir-fou – mais une folie qui aurait été sous-jacente, jusque-là contenue, et qui à la faveur de (?) prendrait ses aises en moi, c'est un modèle possible.)

Ni taire ni dire n'améliorent. Taire va trop contre la tendance à dire, dire échouant à la fois fait regretter taire et lui ressemble.

Comment dire le dérochement ? Ce n'est pas la simple impuissance des mots, c'est une distance à eux, pas un exprimable qui se refuse mais un inexprimable qui se manifeste. Je voudrais creuser ça, l'indifférence de la pierre aux tentatives de l'ouvrir. Tiendrais-je là une image ? Rien que pierre au cœur de la pierre, humiliant tout désir de la fendre.

Basse pression au « baromètre »... L'aiguille a bougé un peu depuis – mais nous sommes maintenant le 17 mars, premier jour du confinement, et je prends douloureusement conscience qu'il faut pour écrire savoir du temps devant soi, de relecture, de réécriture, de mise au net, de décantation, de vivre-avec (publier est tout au bout du processus, une phase qui pour moi n'en fait pas partie et n'en est pas la fin (il s'est achevé avant)).

Cher X

Que je te tienne donc *au courant*.

L'irruption du Covid dans nos vies – et encore : *là-bas* – n'annule pas les maux courants.

L'existence des objets, je veux dire l'évidence lourde que les choses ont des propriétés sensibles (quelles qu'elles soient) n'est en rien affectée, les vaisseaux choroïdiens ne sont pas confinés, la sensation d'ébriété constante plutôt augmentée par l'attention à d'éventuels « symptômes de contamination » (et combattue, une tendance en tout cas, par une plus fondée : *Monkey Shoulder*).

M'aperçois que pour écrire il me faut autour un monde allant son train, soit plutôt s'enfonçant.

Qu'il soit maintenant quasi à l'arrêt et que je ne puisse pas l'ignorer remet gravement en question ma *position*. Une peur diffuse m'habite, celle, très égoïste, que l'« actualité » n'affecte le déroulé du temps jusqu'à présent, coupe irréparablement le fil de l'auto-observation que j'enroulais sur la bobine des jours (même si mon geste était depuis trois mois quasiment suspendu). Que soit interrompue la phrase de ma vie, que cette phase dans laquelle nous sommes me prive de l'entendre *s'inachever* selon son mode...

Pour ainsi dire privé du temps par son extrême accélération : le proche passé devenu d'un coup très lointain. Du coup m'apparaît très vain le travail sur coupures de presse que j'envisageais de produire comme un témoignage sur le monde *actuel*.

Il se peut que le temps d'avant ne revienne pas et n'ait plus désormais de sens qu'historique.

Reliquat de ce projet : *Chiffres d'hier presque*

3650 - C'EST FOUTU (ou *Ha ha te voilà attrapé !**)

Nord-Ost, « première comédie musicale russe », grand succès populaire.

Le mercredi 23 octobre 2002

une cinquantaine d'islamistes radicaux font irruption dans le théâtre music-hall de Moscou.

Dans la fosse d'orchestre où les femmes tchéchènes se bardent la taille d'explosifs – à l'Hôpital n° 13, les survivants sursauteront au bruit du sparadrap – vite des centaines d'otages parqués autour d'elles.

Négociations – entamées ? interrompues ?

Spetsnaz.

Dans la nuit du vendredi au samedi, un gaz mystérieux tombe sur tous depuis le plafond de la salle.

« 20 doses là où 10 auraient dû suffire. Pour être sûrs. »

NOU POPAL pour – beaucoup

: « le pire évité » pérora Le Maître.

Pour un otage tué, 3200 euros aux proches,

bonus de 450 pour le trou le bois et les fleurs.

25,44 (Libération, 29 janvier 2004)

Vue aérienne du camp d'Auschwitz prise par la Royal Air Force le 23 août 1944 à 11 heures.

On y voit une grosse colonne de fumée près du Crématorium V.

En vente pour 25,44 euros [en 2004] sur le site Internet des archives de reconnaissance aérienne de l'université Keele (<https://ncap.org.uk/>)

(Évidemment, un montant de 23,44 euros aurait été beaucoup plus...)*

Plus de sillons blancs dans le ciel, mais Lune est là, à sa place, toujours surprenante (jamais où on l'attend – on m'a expliqué, je ne veux vraisemblablement pas savoir).

Covid m'amène à fréquenter le genêt et la ronce plus.

À mobiliser mon corps contre. Parfaitement en vain, c'est un fait. Un fait certain. En ce temps où tout flotte, c'est bon du certain.

*

— Beaucoup plus quoi exactement ?

— Ne veux-tu pas voguer/dérivé à ton gré dans l'imprécisé comme le suspens t'y invite ?

— De grâce, épargnes-nous d'avoir à chercher ce que tu as en tête : le bout !!

— Alors voilà – mais c'est bien parce qu'aujourd'hui même, le 8 mai, des chiffres m'amènent à inventer ce dialogue pour leur faire place en note secondaire...**

C'est le taux de conversion des monnaies à un moment T qui a déterminé ce montant de 25,44 euros, avec ces décimales-là – soit le hasard. Ce prix ne fait que confirmer ce que nous savions : une image s'achète (et sans doute ici, comme la plupart du temps, *in fine* moins pour couvrir les frais de classement et de conservation de ladite que rétribuer le sous-service qui s'occupe de la commercialiser). Mais ces 44 cents de hasard m'ont fait penser ceci : se serait-il cristallisé à T+n en 23,44, le hasard eût paru intentionnel, et ce choix symbolique** d'un parfait cynisme mais révélateur. Une vérité aurait été dite sur les jeux crasses du marketing et l'immoralité de tirer profit de tout.

** Dans le journal *Le monde* en date de ce jour, cette information :

Le 9 mai devait être inaugurée à Kubinka, dans le Patriot Park, l'*Église de la Résurrection du Christ*. Dans cet immense parc à thème à l'ouest de Moscou, c'est un concentré de symboles qui se dresse : 19,45 mètres pour le diamètre du tambour du dôme principal, 14,18 pour la hauteur du petit dôme, rappels inscrits dans la pierre des 1418 jours que dura la Grande Guerre patriotique de l'Union Soviétique avec l'Allemagne nazie et de l'année de la Victoire (les marches menant à la « cathédrale des forces armées » ont été édifiées à partir d'armes de la Wehrmacht coulées).

La chose sait profiter de notre défaillance d'homme défaillant.
Un clou rouillé qu'on arrache d'une planche vermoulue va se perdre parmi des micro-branchages de mêmes couleur & taille, ou à peine heurté un pinceau du pot à pinceaux plonge le poil le premier dans le pot d'encre qui n'est pas le pot dont il était sorti (des pots donc, *du pot* non)...

D'ici la vue porte à kilomètres, vallées, collines, bourgs, au plus lointain des massifs. Là, dans ce champ large, des hommes sans doute, puisque habitations, routes. Là-bas en bas, ou là-bas derrière plus hauts – je ne m'enorgueillis d'aucune hauteur. Mais effet ou cause de mon éloignement d'eux, les affaires des hommes ne m'intéressent pas.

Une nouvelle habitude depuis quelques jours après le café du matin :
jeter un œil sur <mon site>.

Je pourrais en avoir honte mais non : qui a honte de se regarder dans la glace, de se recoiffer, de faire disparaître le poil ?*

Je pourrais au moins le taire comme insignifiant, mais en ces temps covides, insignifiant ça ne l'est justement pas : c'est en lieu et place de traquer la dernière nouvelle que je regarde ce que les autres vont voir de mon esprit. (C'était, avant, les pages de la veille ou en cours depuis plus longtemps qu'au matin il me plaisait de retrouver, au cas où dans la nuit ma perception aurait bougé, où il faudrait ré-accorder à l'homme du jour venu.)

Bien heureusement c'est assez bref, et me voilà moi *aussi* à poursuivre sous les couches de nouvelles la dernière dernière.

(Ce mouvement-vers est aussi bien sûr pour m'assurer que tout « fonctionne », tout est toujours en place (sait-on où ? ça non), que certaine justice fondée mais aveugle n'a pas fermé dans la nuit, avec tous les espaces de vanité le mien.)

* « On pourrait appeler ça narcissisme, mais moi je l'appellerais : joie d'être.
Joie de trouver dans la figure extérieure les échos de la figure interne. »

Carcasses et peaux, croûtes, gras –
un printemps de rêve pour l'*bestiau*.

(Un renard pensons-nous.)

Revue hier en VHS la « scène de l'aéroport » (un aérodrome plutôt)
dite dans *Solutions de la solitude* « moment d'émotion ».

N'ai pas connu cette fois l'« effet de plateau », n'ai rien senti. *Nouvelle vague*
à chier de bout en bout. Qui étais-je donc alors ?

La naïveté ne regarde pas la pensée entière, uniquement son expression.
(Je pense à cette phrase de Lispector dans sa chronique du 18/11/1967 :
« [...] qui nous oblige à lire avec des lunettes, en même temps que nous
voyons de mieux en mieux ce qui est loin. *Ce qui par ailleurs ne laisse pas
d'être symbolique.* » Je souligne.)

Où je n'écris pas, je n'écris pas
(quelques centaines de mots sont allés au papier, c'est assez peu pour les tenir
pour rien)
bien que je ne sois jamais resté aussi longtemps
où je n'écris pas.

Ainsi, au 34^e jour de confinement, la relation singulière du lieu à l'écriture
s'est maintenue, comme s'il était, ce lieu, milieu aussi hostile à l'exercice que
ne l'est la pleine eau, ou la ville à l'arrachage des genêts.

Ce n'est pas que du temps j'en manque. Confiné au chômage partiel, je
dispose de bien plus qu'il n'en faut pour ne pas mordre sur les actions
qu'exigent la cheminée ouverte et ma volonté de contenir un tant soit peu,
à mains nues gantées, la poussée végétale (qu'on ne s'imagine pas
Esmeraldas), ou celle, plus inutile, de gratter des débris de forêt.

Quand j'écris que la résistance du lieu à la venue des mots se maintient, il faut entendre qu'avant d'atteindre le niveau qu'elle ne quitte pas, il a fallu des années : plus jeune, j'ai beaucoup écrit où je n'écris pas, et si le manque de temps dû au partage inégal de ma présence ici ou là contribua, c'est surtout la croissante aspiration sous-jacente aux dernières raisons dites (couper – souvent à quatre pattes, le nez au sol, comme pour *m'habituer à la terre* – et gratter), *me confronter à la matière*, qui me fit, au fil du temps, ne pas écrire là.

Mais j'écris ceci où je n'écris pas, oui c'est bien là où je n'écris pas que j'écris ne pas écrire où je n'écris pas, et cette contradiction m'entraîne à préciser qu'une symétrie sous-tend la confusion de ces quelques dizaines qui viennent maintenant, à savoir que là où j'écris, tout 20 jusqu'au 17 mars je n'ai pas écrit non plus, pour des raisons évoquées dans ce que j'ai écrit où j'écris depuis 17...

Dois-je conclure contre les prémisses que les mots sont de retour ? Dois-je identifier à un certain ennui s'installant la cause ? Reconnaître plutôt celle-là dans la terrible étrangeté de ces temps ?

(Des confinés partout des phrases coulent comme jamais (conjecture), pour faire passer, assimiler, conjurer, supporter, comprendre etc. Mais ne sont-ce pas les fonctions qui de tout temps ont été celles dont je chargeais les mots... Peut-être n'ai-je jamais écrit autre chose que des *Notes de confiné*.)

Si je n'étais libre, je m'interdirais le complément à "Aller..." (*App...*, p. 326) qui va suivre.

(Si je n'étais libre, je m'interdirais d'écrire que je suis et libre et prisonnier de ma liberté.)

On me demande

une politesse coutumière

sauf en cette période où la formule dit plus précisément

« es-tu épargné par le virus ? »

comment je vais.

Un direct « – Et toi ? » serait encore le mieux

tant répondre n'est pas simple – mais ce n'est pas mon inclination.

Je peux *bien*, je peux *non*, je peux toutes les nuances entre l'un et l'autre :

- je peux (et dois) *bien* si effectivement bien

- je peux *bien* même si mal

pour couper court

- je peux *bien* aussitôt pondéré (...*vais bien mais...* ; ...*irais bien si...*)

- je peux (mais ne dois pas) *mal* si effectivement mal

- je peux, chacune d'emblée, toutes les nuances intermédiaires

(parmi lesquelles j'étais *Tantôt bien tantôt non* comme la plus juste

pour maintenant).

Ma réponse dépend à la fois de mon évaluation du coefficient de curiosité sincère dans la question et de mon état réel, c'est-à-dire de *mon évaluation de cet état*, laquelle, neutralisée la première ou, si l'on préfère, négligées la variété et les particularités des relations inter-individuelles, devrait être lisible dans la réponse même*. C'est cette évaluation qui intéresse la présente note ; elle ne pourra faire mieux toutefois que cristalliser une question : *Le cas se présentant d'une partie défaillante, à partir de quel moment Je en tant que tout unifié s'autorise-t-il à lui céder la parole / à parler pour elle, à quel point la partie qui va mal doit-elle aller mal pour qu'il, Je, juge que la question s'adressait plus à cette partie de lui faible et sans voix qu'à l'individu entier et social qu'il incarne d'ordinaire ?*

* Pouvoir *mal* (qu'on ne doit, cf. *supra*), on le devrait devoir si effectivement mal non moins que *bien* si bien.

Balancement de longue herbe au vent
c'est vérité.

D'autres fois, par des chemins plus humains, c'est elle aussi,
mais la voie directe a maintenant ma préférence, car elle se passe
intégralement de moi.

(Des accès de
pensée-courte-en-boucle
dont seul soulage le sommeil
– par bonheur protégé.)

(En outre on ne voit pas en dormant, ni dans le rêve
(ou d'un œil autre que l'œil).
On ne voit ainsi ni bien ni mal.)

– [...]

– Crois-tu ? Cela fait-il du bruit, penser ?

Cliquetis d'engrenages ? Ronflement indistinct de moteur ? Phrases ?

– mais dites par qui, par quelle voix portées ?

Pour entendre ce que je pense, il y a plus simple que coller ton oreille
sur ma tête : lire l'écrit.

– Mais ça ne serait pas ce que tu penses là maintenant...

– Oui, mais tu aurais le fonctionnement, et de quelques *là-maintenant* passés
pourrais, par extrapolation, avec un marge d'erreur à peine supérieure à celle
que les mots font subir à la phrase sans mots, imaginer...

(Arrivé en ce point de notre dialogue fictif avec G., j'ai failli continuer par
une séquence où je me serais interrogé sur quelque mien taire qui aurait
déclenché sa curiosité, mais je sais que c'est *son oreille réellement sur ma tête*
qui lui a fait penser, dans la sienne, à entendre quelque chose, soit nul silence
particulier.)

<Pensée-courte-en-boucle> : de nature suspecte.
(Serait-ce ce que j'ai vu nommé, sur un site lui-même suspect,
repetitive negative thinking (RNT) ?)
Change d'objet oui, mais reste <courte-en-boucle>.

(C'est précisément l'activité artisanale/champêtre qui me vide la tête quand pleine, celle-là vide, devient le canal de son remplissage par des <pensées-courtes-en-boucle> – et je constate qu'elle n'est pas efficace contre ce flux qu'elle a favorisé.

Ou :

Le vide qu'a fait dans ma tête certaine activité précisément élue pour cet effet est envahi par de la pensée-courte-en-boucle sur laquelle cette activité n'a aucun pouvoir, comme si la nouvelle matière était devenue *résistante* (au sens biologique). C'est alors à l'activité dont l'artisanale/champêtre avait à m'éloigner que revient le pouvoir d'évacuer (ou remplacer plutôt) ; la fabrication d'un texte donne des phrases à ruminer d'une autre espèce que des fantômes flottants dans l'air. (Rien de ce que sur quoi je gamberge n'ayant eu réellement lieu, je mouline sur une fausse base – et le savoir ne sert à rien.)

Ou :

L'activité artisanale/champêtre me libérait de l'écriture, mode unique d'extraction. Ma pensée vagabondait alors loin du papier ou de l'écran et de la concentration qu'ils réclament d'elle.

Mon problème d'intellectuel-aux-champs est que la pensée libre favorisée par le long séjour au vert se fait aspirer dans des scénarii imaginaires, et s'y fixe et crispe <courte-en-boucle> faute de papier où s'inscrire et se développer. (De même que ma pensée-échecs a besoin qu'un échiquier réel occupe mon champ de vision, de même ma pensée-phrases ne fonctionne que si j'ai papier ou écran devant les yeux et à portée de main.)

Pourquoi *encore* ? Pour alimenter en frais mon plaisir de corriger, lequel diminue au fur et à mesure des modifications apportées et bientôt s'éteint avec le DEF atteint (un DEF DEF néanmoins toujours possible).

Pas sûr que je n'aie écrit que pour lui toujours (bien que plus noble raison pas plus certaine), mais ce qui *maintenant* me tient ou me ramène au carnet est le plaisir de mesurer la nécessité de retoucher, soit plus simplement dit, de scruter jusqu'à reconnaître le faux.

Si l'espace vue avant la virgule me navre, ledit plaisir ne se réduit pas à celui de nettoyer. Je songe à un autre type de rectification, pour lequel la matière n'est pas égale ; parce qu'il faut qu'il y ait non pas de l'*à-corriger-pour-la-correction* (le respect des usages etc.) mais de l'*à-corriger-vers-la-vérité* * (ce qui pourra exiger l'incorrection – oh merci Fernando !**), il me faut choisir un champ où tel mouvement vers sera possible***.

* *Corriger-vers-la-vérité*, ce n'est pas postuler que cette dernière existe, indépendante du mouvement vers elle, autre qu'aspiration, mais identifier du faux dans le non-voulu et l'imprécis, et le détruire par suppression simple ou remplacement.

** *Livre(s) de l'inquiétude*, p. 305-307.

*** Pour avoir à de l'*à-corriger-vers-la-vérité*, rien ne convient mieux qu'écrire de soi. Mais j'entends dans ces termes, *écrire de soi*, que le soi, objet de l'écriture, lui préexiste.

Mieux vaut dire : *rien ne convient mieux que s'écrire* – au sens où ce qui est écrit est le soi.

Un texte commence au premier mot et s'achève avec le dernier. *S'écrire*, de même, est une action qui certes part de soi mais aboutit à soi : elle déplace le soi, le porte un peu plus loin. Le moi est alors au moi ce que le texte final est au texte commencé.

Corriger-vers-la-vérité ? Mieux vaut dire : *corriger-vers-la-réalité*.

(Certainement plus *alèthéia* qu'*adaequatio* la vérité ici, mais je laisse philosopher les philosophes.)

« Identifier du faux dans le non-voulu et l'imprécis » ai-je écrit hier, et me voilà aujourd'hui à en traquer dans cette phrase même. Pour ce qui est de *l'imprécis*, je persiste : il fragilise le sens ou la réalité du soi créé comme une pierre de carton un mur – mais c'est en réfléchissant à la pertinence ici de l'autre notion, *le non-voulu*, que je comprends le rôle de la précision.

Par *non-voulu* j'entendais de l'automatique/inconscient comme telle façon d'avancer dans la phrase ou d'y engager tel ou tel mot. La confiance qu'il faut bien accorder au langage si l'on en use n'exclut pas certaine vigilance à son endroit, et peut-être même l'exige comme sa condition, aussi je nomme *non-voulu* tout ce par quoi celle-là se démontre endormie.

Mais le *trop-voulu* n'est-il pas non moins un abri du faux en tant que telle façon d'avancer dans la phrase ou d'y engager tel ou tel mot ?

N'y aurait-il donc rien entre l'involontaire et le volontaire que l'on pourrait sauver du soupçon ? C'est là précisément que la précision, ou comme je préfère dire *le précisément*, entre en jeu, pour creuser entre les deux, gorgé qu'il est d'intention, un espace où le ou du faux n'est pas.

Préciser *volontariserait* l'involontaire mais toute la volonté serait là, elle ne s'exhiberait pas dans le choix.

Au point que l'on pourrait finalement dire que dans le seul imprécis se tient le faux.

(Mais il faut encore tenir compte de ceci : il y a un degré de précision au-delà duquel plus rien n'est communiqué. La précision extrêmement poussée fait éclater l'objet.

Corriger-vers-la-vérité donc mais surtout *ne pas l'atteindre*.)

– *Tu écris ? Tu as l'inspiration ?*

Ma mère au téléphone. Bien que légèrement suspecte (s'inquiéterait-elle ?), belle curiosité.

Lui ai répondu, presque texto : *peu, et il ne s'est jamais agi d'inspiration*.

Le développement bref qui a suivi sur l'écriture comme élaboration de phrases-pour-penser plutôt qu'expression m'a paru, *inspiration* bien que rayé étant revenu, mal compris – mais peut-être que non : pour qui en use, le vocable signifie peut-être simplement ce-qui-pousse-à...

– *Tu écris ? Es-tu poussé-à ?*

Des lettres dorées sur le capuchon du stylo en plastique noir que je viens de poser. Un gratuit de boîte aux lettres où n'est pas imprimé mon nom, c'est rare... Vérification faite, très louche « multinationale de la charité » que *St Joseph du Dakota*, et richissime...

Titre : Ça vient

Première entrée : On ne cherchera pas à savoir ce-qui-vient
si venir est le contraire d'aller
si c'est le pire, la mort, l'étron
si ça dit une progression positive ou funeste
– ce sera tout ça indistinctement.

J'ai très souvent pensé, jusqu'à peut-être l'avoir dit, que j'aimerais connaître un printemps entier au plus près de la nature avant de mourir. À la faveur du Covid, ce fort désir a été comblé. Quel autre ai-je en réserve pour encore être séparé ? Me faut-il vite en fabriquer un ? Une descendance continuée ? Non. Quel ?

Parmi ceux qui la connaissent, quelques-uns y voient un signe annonciateur de *m'eye disease* – pas l'œil crevé de l'autoportrait de Brauner mais presque. À quand donc remonte ma série d'optotypes ?*

Parmi les miettes un atome de fromage
et sur la table le tranchant de la main
étire un trait gras.
Tout le reste à l'avenant.

Je vis depuis trois mois dans un monde simplifié où un détail futile,
un incident insignifiant peut enfler jusqu'à valoir comme type.
On jugera peut-être gonflé tel élargissement, aussi futile aussi insignifiant
que sa source mon trouble.
Dans le monde non-simplifié, les aléas de la vie psychique sont cependant
exactement les mêmes, en moins clairs.

La plupart du temps le besoin de s'exprimer dort.
(Oui je reprends ce terme contre lequel peut-être je suis braqué à faux.)
Qu'est-ce qui le réveille ? Du nouveau en soi ? La conscience subite d'un raté
lors d'une précédente fois ? Le sentiment qu'un complément à ce qui a été dit
ou, davantage, à *ce qu'on est* s'impose ?

Hier j'ai coupé une agate.



(Pas aussi belle que celles qui figureront dans *Au cœur des pierres*
(en octobre 20 chez Fage éditions) mais ce n'est pas important.
On le comprendra quand j'aurai retrouvé certain carnet perdu où j'évoquais
le *retournement de la ressemblance*.)

(Il n'y a pas si longtemps, je confiais à X (*supra*) être habité de la crainte de *tomber dans le Journal*.

M'en suis-je délivré en ne repoussant plus sa matière typique ou en renonçant à la travailler – soit en chutant pour de bon, ou ai-je seulement glissé et m'aidera-t-elle à remonter ?

Quoi qu'il en soit, il me paraît que les lignes qui suivent, que je transvase de mon cahier-papier dans mon cahier-électronique, relèvent du genre "bas"* et de lui seul.)

Presque inactif professionnellement depuis trois mois, par anticipation et non sans certain désarroi j'expérimente ce que risque d'être cette phase de la vie que l'on appelle *la retraite*.

Je mesure combien je m'illusionnais sur le profit que l'écriture peut tirer d'heures devenues disponibles. C'était en effet sans compter dans la projection que le sentiment est déjà en moi d'avoir fait, pour ainsi dire, *le tour de la question*, et je ne vois pas comment dans les années qui viennent il pourrait ne pas croître, ne pas finir par m'éloigner pour de bon du papier ou de l'écran. Je sais qu'il m'accompagne depuis longtemps (depuis si longtemps que peut-être ladite question, celle d'écrire, n'a jamais été qu'un point sans dimension), soit qu'il n'a pas fait montre d'une grande efficacité pour m'arrêter, mais il faut aussi considérer qu'il sera très aidé par *m'eye disease* comme il me plaît de nommer la maculopathie myopique dont mon œil droit me montre l'irrésistible progression. S'ajoute à cela que j'ai un aperçu de ce que pourra être la retraite à un âge inférieur à celui qui sera le mien quand je l'atteindrai ; les maux seront plus nombreux et plus prononcés... Ne sera-t-il pas alors, le temps libre, pour me voir vieillir puis dépérir et uniquement cela ?

* Pour jouer un peu, ce qualificatif. Confus et contradictoire, mais en apparence seulement je veux croire (et alors la favoriserais-je ?) : je ne scie pas la branche où...

*Reprendre la main.**

Sur l'Internet d'aujourd'hui, pour un doigt voire un ongle que tu demandes, on t'arrache le bras.

38° le samedi 20 juin en Yakoutie (au nord du cercle polaire) : il faudra bien qu'on cesse un jour de nous bassiner avec *l'arrivée de l'été*, de se réjouir du *retour des températures estivales* (précisées un peu plus loin *au-delà des normales saisonnières*)... Il faudra bien un jour dérégler les clichés pour s'accorder à la réalité du dérèglement.

Il ne me semble pas avoir jamais voulu n'être pas compris

(ce qui est à la fois extrêmement facile et peu sûr

(il est possible que malgré tout quelqu'un comprenne, et sans doute qui choisit d'être inintelligible prévoit-il que quelqu'un comprendra ça, qu'il a choisi de l'être).

Toute autre chose que le vouloir est accepter de ne l'être pas, c'est-à-dire faire en sorte de pouvoir l'être mais ne rien céder sur *ce qui doit l'être*, vouloir que le maximum soit compris mais sans simplifier dans ce but.

Ne pas être tout-blanc interdit-il de dire là et là c'est noir ?

Tout dépend-il du "pourcentage" de noir qu'on présente ?

Rouler en 4WD *essence* empêche-t-il de critiquer qui roule en 4WD *diesel* ?

Peut-on acheter des olives bio sous emballage plastique, voter le vélo étendu et voyager kérosène au moins une fois par an ? Cohérence...

* Ai toujours aimé cette expression à nécessité incluse, mais l'intention qui s'exprime par elle de sortir du Journal ne relève-t-elle pas de lui encore ? Tout de même mieux sous cet angle que ce redémarrage un peu brutal un court moment en compétition avec elle : *Le cœur a convaincu la main. Reste encore à dresser l'œil (ses préférences n'étant pas toutes les siennes, ce sera tâche pour l'esprit)*. On n'aurait compris qu'à avoir quelque part en tête les 2 lignes à quoi ces mots font suite (n'en suis pas fier, mais les faire disparaître de la *fricassée*, ça non).

Dans 5 ou 50 pages, peut-être une nouvelle phrase en lien viendra-t-elle, mais cette fois aucune aide. (Ce sera une façon d'aider à comprendre *comprendre et ne pas comprendre dans l'espace de ces pages*, mon dada. (Il y a bien longtemps que je ne l'avais dit en ces termes... Rémanence sans doute, car j'ai beau me scruter, je ne me vois plus chevaucher ce bâton ni un autre.))

(Un œil innocent tomberait-il sur le cahier réel où présentement j'aligne ces mots, il verrait des lambeaux de phrases correspondant à des corrections à reporter dans le *.indd*. – Ce que c'est que de se tenir à cheval sur deux supports, et sans imprimante.)

Avec 5 souches (+1 à aller récupérer). Que n'ai-je tourné ma phrase avant de préciser, dans « Mes bois » (www.philippegrand.net), épuisé le « demi-million de m² » autour de moi ! (Et ceci pendant le Confinement, ce qui heurta. C'est même « million » que j'avais d'abord écrit...)

Transposer mes <pensées-courtes-en-boucle> en autant de nano nouvelles ?
Dialogues amputés de l'autre voix – hum, ne le sens pas encore.
(Une annonce pour me préparer à quelque nouvelle forme ?)

(Ai idée que ce que j'écris ici personne ne songerait à l'écrire et surtout à le divulguer, et en tire un contentement ourlé d'une sorte de honte, sentiment flou assez pour me plaire.)

Le mot nommerait-il ce qui nous fait et nous maintient vivant puis nous tue alors oui : *Dieu*.

La petite tache de poils déposée sur la table, nos yeux silencieux dessus.

Toute l'après-midi de frêles pattes avaient porté dos rond – là, maintenant, comme écrasé.

Signes de vie, mais sur le fond de notre ignorance, en rafales suspectes :
cœur qui s'emballe, air de poix ?

Peut-être trente secondes et — un soubresaut éteint le rythme.

Petit, très court basculement sur le côté (comme quand elle se grattait. – *Déjà ?*)

Hildegarde (II) vient de mourir. Paix à toi Ô Sweet Musaraigne.

« Un goût légèrement amer ou une odeur délicatement putride peuvent [...] présenter quelque *intérêt*. »

William James, *Précis de psychologie*, 1909

Pré : cheveux. Mes mains dedans.

Mais on se relève !

En m'imposant deux mois de nature pure,
les circonstances ont engagé en moi une reprogrammation mentale
que j'ai fait et fais encore durer.

Brainwash

mais au sens que mon lavé lui reconnaît depuis...

Nul besoin, pour un lavage de cerveau, de devenir ours de banquise ou
d'aller paître dans les étendues de Mongolie, de ramper dans un désert rouge
je ne sais où ou de se perdre dans quelque enfer vert : pourvu que le séjour
au milieu d'eux dure assez, que ce bain ne connaisse pas d'interruption,
les arbres d'ici, l'herbe d'ici, le ciel, le vent, les chants d'oiseaux d'ici,
les pierres, la matière-bois... toutes les choses et phénomènes naturels du
plateau ardéchois sont capables de *couper de*.

Comme je l'écrivais vers mai dans mon cahier type livre de caisse (19 x 30 à réglure complexe, de gros folios tamponnés à la main (une erreur retouchée le prouve) de biais dans l'angle supérieur gauche des pages paires et inversement) :

« On ne côtoie impunément ni l'homme ni le non-humain. »

Les maharadjah se lavaient l'intérieur de la cavité oculaire.

Est-ce une hygiène praticable le décrassage des sillons et scissures ?

Il me semble l'avoir toujours pratiqué, mais à petit jet : livre, musique, page blanche et crayon, changement d'ambiance, balade, *sieste* etc.

Ce n'était pas un récurage en profondeur mais un brossage léger à renouveler régulièrement.

Cette fois j'ai baigné dans la solution longtemps.

L'autre jour, il n'est rien resté des belles vertèbres oubliées dans l'acide chlorhydrique ; rien de comparable, mais *Brainwash* me semble quand même avoir emporté des morceaux.

Ne sais plus quoi faire de mon jour-le-jour, quel équilibre trouver entre la routine et ce qui vient la casser, entre le fait et l'à-faire encore, entre maintenant, demain et le mois prochain, tous les ailleurs et tous les ici.

Ne sais plus si oui ou non je m'ennuie. Ai rabattu toutes mes attentes mais laisse prospérer les déceptions (faux, juste pour le clin d'œil à la mère de Joseph Skizzen). Refoule la beauté comme une éponge gorgée. Certain mot, pendant une fraction de seconde, ne sais plus comme il s'écrit, et ce n'en est pas un pour lequel j'aurais quelque antipathie installée. D'autres fois, c'est un proverbe, une formule toute faite, que je cherche dans le cours d'une conversation, pour enchaîner. Parfois encore, le sujet me tombe du citron irrattrapablement.

(Il vaudrait mieux que ces mots émanent d'un personnage de fiction.

Ce serait assurément moins gênant pour le lecteur que l'auteur, même s'il en est lui-même le siège, les lui prête ; la pudeur, si ce n'est la dignité, exigerait cette distanciation.

(Certes, l'écriture de soi constitue déjà un dispositif fictionnel, mais qui écrit en *je* n'est pas lui-même le dernier à l'oublier.)

Presque autant de mètres
qu'il avait d'années
cet homme, ce viaduc.

On en sait moins sur ses raisons
le 21 juillet
mais il les avait.

Bon choix *a priori* Pélussin*
à ce détail près qu'une terrasse en bois souple là
réceptionne les sauteurs de l'Elastic Crocodil Bungee...

Le fun a tordu le destin, on a crié *miracle*.
Fracture au coude, j'entends *floué*.

Un *hyper* peut-il accueillir autrement qu'avec un faux sourire
la proposition d'accroître ce qu'il a déjà en trop,
et l'inverse a-t-il quelque chance de trouver un *hypo* mieux disposé ?

La déambulation hasardeuse de la fourmi volante sur le marbre est parfaite.
Il y a maldonne sur « la perfection ».

Suis allé sur la tombe de mon père
(qui est aussi celle de son frère et de sa belle-sœur)
voir le cyprès** : énorme.
Quelle poussée en trois ans : un arbre d'allée qui aurait sauté sur
la concession ! Celle-ci étant pour quatre, un problème surgira,
mais supprimer maintenant ce compagnon qui tient les noms dans l'ombre,
ne serait-ce pas accélérer son remplacement ?

* Viaduc de 65 mètres sur le site d'ECB, sur Wikipédia de 45 mètres (hauteur revue à 55 quelques lignes plus bas). La presse a parlé d'une chute de 56 mètres. En tout cas, plus haut qu'un escabeau, qui parfois suffit.

** Voir page 167 d'*Appendice(s)*.

Précisément le jour où je reçois <ma> paésine, retrouve le carnet cru perdu comme dit plus haut sous l'image retournée.

« On pourrait dire de tel ciel ou paysage marin, qu'il fait penser ou ressemble à la tranche d'une pierre ouverte par la scie. On pourrait – mais c'est toujours dans l'autre sens que ça fonctionne, et le petit qui évoque le grand. Comme si jouaient dans la ressemblance, indissociablement, une antériorité et un rapport de proportion, la première fille du second sans doute. Il faut *avoir vu* une *pietra paesina* évoquant une mer agitée et zébrée d'écume pour que la ressemblance puisse s'inverser, tandis que la reconnaissance de quelque étendue marine dans un cœur d'agate traversé d'une ligne horizontale ou d'un visage humain dans ses ocelles est immédiate. Penser à une pierre en regardant les nuées est en quelque sorte interdit, comme si le grandiose pouvait être reconnu dans un détail mais le contraire non. »

(Ai toujours eu quelque difficulté avec la ou les figures retrouvées dans un caillou, un tronc, un nuage, avec ce *ça-ressemble-à*, ce *on-dirait-X*. Une face humaine pourra m'évoquer un nœud de planche, une vache une masse de vapeur... Ce n'est donc pas la ressemblance en soi, comme partage de formes, qui me pose problème voire répugne, mais le retour de la figure dont elle est le véhicule, et plus encore son énonciation, comme si l'on rejouait chaque fois avec elle une première fois universelle... En arriverais presque à souhaiter qu'une « cécité à l'aspect » (*Aspektblindheit*), pendant de la « remarque d'un aspect » (*Bemerken eines Aspekts*), s'installe chez les *paréidoliaques* (comme ils s'auto-proclament ; proposerais bien plutôt *paréidolâtres*) et qu'ils retombent du *voir comme* au *voir simple* (pour reprendre le distinguo que fait Wittgenstein).)

(Réfléchir sur le rapport de la *paréidolie* à la faculté extrêmement raffinée chez l'homme d'identifier les sentiments (peur, colère, indifférence etc.) aux expressions du visage, et par voie de conséquence aux « émoticônes ».)

Let's feel free to grope.

Je vois un paysage marin, un visage inquiet dans cette pierre.
Je vois *comme* un paysage marin, *comme* un visage inquiet.
Je sais bien que c'est une pierre, mais le paysage et le visage surgissent
instantanément en même temps que je vois.

Voir une ressemblance à ce qui ressemble, cela se peut
mais cela se peut-il dire ?

Je vois une pierre dans ce paysage marin, dans ce visage inquiet.

Assurément j'en vois des *paréidolies* ; elles abondent.
Pas plus tard que ce matin au pieu : un œil me fixait depuis la couverture.
Photographier ? Garder l'objet ? Ma tendance est à n'en rien faire
(et pas seulement par fainéantise ou esprit pratique).

J'appuie sur « l'œil » de la couverture et voilà une couverture.
Je regarde une couverture et lui dessine un œil en appuyant là ou là.
(– Et pourquoi pas une bouche pendant que tu y es ? N'as-tu pas compris
que l'intentionnalité est bannie en cette affaire ?)

Retourne la chose-qui-ressemble, et revoilà l'abstraction.
Pourquoi oriente-t-on toujours l'image de façon à privilégier la figure ?
Pourquoi toujours l'imposer à la vue haut-bas, interdire la découverte
accidentelle de la figure (ex. l'apercevoir de loin dans un livre à l'envers ?)

Quelque chose ressemble à quelque chose.

Propose la suppression du *à* : *Quelque chose ressemble quelque chose.*

Retour au verbe transitif direct attesté vers 1100.

Comme on dit : *Quelque chose semble être quelque chose.*

On pourra ainsi dire : *Tel ciel ressemble telle pierre qui le ressemble.*

Tel ciel ressemblé par elle ressemble telle pierre.

On retrouverait une certaine réciprocité ou symétrie perdue, me semble-t-il,
dans la grammaire de la ressemblance.

Quelque chose dans ce qu'on voit fait penser à. Un aspect, une forme.
Ce n'est pas la taille quand telle souche ressemble à un chat – mais la taille peut catalyser la ressemblance.

Le vivant est-il un critère ? L'inanimé ferait-il plus souvent penser à du vivant que du vivant à de l'inanimé ?

De l'inanimé ou du « vivant lent » (végétal) au « vivant vif » (animal) ça « fonctionne » bien (même *trop bien* pensé-je), mais de l'inanimé à l'inanimé aussi (agate/ciel)...

(Réfléchir au rapport vivant/figure.)

Le *voir comme* (*Sehen Als*) en appelle à un *semble-être* plutôt qu'à un *ressemble-à*, et même à un *est* plutôt qu'à un *semble-être* dans l'expression spontanée *c'est un visage, c'est un chat, c'est la mer...*

La ressemblance est là, mais en quelque sorte incluse, tacite, dissoute.

Mais cette phrase, en regardant le ciel : *C'est une pierre*

?

W. associe « cécité à l'aspect » et « cécité à la signification [verbale] », mais le *comprendre comme* me semble bien plus rare que le *voir comme...*

Combien de fois la « signification secondaire » (en tant que « découverte de relations internes ») n'est pas perçue !

(Mais un *distinguo comprendre comme / comprendre* (simple) sur le modèle *voir comme / voir* (simple) a-t-il quelque pertinence ? Sous quelles conditions etc. ?)

Il n'est pas impossible qu'au lecteur d'*Un tourbillon fade* il ait paru que j'étais auteur-se-plaignant-de-n'être-pas-lu.

Quand même elle fut selon moi surtout la conséquence d'une lecture trop rapide et superficielle, peut-être certaine maladresse ou imprécision de ma part en tel endroit – en sus de mon insistance dans le thème – a-t-elle favorisé cette perception fautive.

Relisant la belle étude de Bertrand Prévost sur le concept portmannien d'« apparence sans destinataire » (*Unadressierte Erscheinungen*), l'idée en tout cas me vient d'y remédier, mais de redresser maintenant, dans ce *Popal* ?, soit après-coup et probablement avec moins de succès que si j'intervenais directement dans le « tourbillon fade » sur les pages qui ont pu induire la supposée compréhension tordue...

Comme je pense plus précisément au passage de *SIC 2* sur le livre comme « bouteille à la mer » (*App...*, p. 260), dans les dernières lignes duquel s'exprimait, avec une certaine amertume a-t-on pu penser, mon désir de savoir si *Appendice(s)* avait été ouvert ou non par son acquéreur, voici la citation de Portmann que j'aurais dû glisser quelque part avant pour fixer les choses (donc avec le concours d'un autre cette fois) quant à la relation de mon texte au lecteur et quant à ses éventuelles attentes (celles du texte) :

« Il y a là [dans les configurations de formes et de couleurs des êtres vivants] d'innombrables envois optiques qui sont envoyés “dans le vide”, sans être destinés à arriver. C'est une auto-présentation [*Selbstdarstellung*] qui n'est rapportée à aucun sens récepteur et qui, tout simplement, “apparaît”. »

Dans la page en question, je mentionnais une remarque de Martine Broda (« Chez Celan [...] il n'est jamais question d'ouvrir la bouteille et de déchiffrer son message ») qui rejoint, ou du moins je veux l'entendre ainsi, les idées développées par Adolf Portmann et Raymond Ruyer

d'« unité formelle indépendante des regards posés sur elle »,

d'« unité intensive ou expressive qui tient en elle sa cohérence propre »,

d'« unité organique capable de percevoir » avant d'être à percevoir,

de « pur plan expressif autonome »,

d'« apparaître en soi »,

d'« apparence dans la lumière »...

Portmann et Ruyer pensaient dans le cadre des phénomènes expressifs animaux tel que le dessin d'une plume de papillon ou celui des motifs de quelque crevette. Je pressens quant à moi qu'on peut l'élargir et y faire entrer

les créations humaines, et c'est cette intégration des productions de l'art que déjà j'appelais de mes vœux à l'avant-dernière page d'*Appendice(s)*, sous la forme chimérique d'un tressage des concepts portmanniens et adorniens, d'une esthétique décidée à « renaturer » (Prévost) tous les phénomènes expressifs.

Ce que le malin tresseur dirait relever de cette esthétique – quelque peu mystique dans son fond mais dans laquelle les configurations expressives, pour être élaborées « pour personne » n'en seraient pas moins possibles objets d'une perception capable d'en jouir comme « spectacle » –, je n'en sais rien, mais telle que je l'imagine et telle qu'elle risque bien de ne jamais voir le jour (je ne m'illusionne pas, ni sur l'envie d'un de la porter, ni sur mes capacités à en accoucher moi-même), tout autant mes bois grattés que mes lignes pourraient s'en revendiquer. À défaut d'imago, qu'elles le fassent ici de son mirage.

Conséquence probablement du geste médical régulièrement pratiqué sur lui (ou du fait qu'il ne comble plus mes attentes), je sens parfois mon œil droit *moins à moi* que le gauche.

(Pourquoi confier ça au cahier ?

Pour que ce sentiment très intime d'être partiellement dépossédé de cet organe qui est si mien qu'il est une des assises de mon identité soit effacé/compensé/corrigé/étouffé/éteint par son expression, soit pour rétablir/restaurer symboliquement par le truchement de celle-là, exemple d'acte absolument personnel – du fait même de son incongruité ou de l'abcès fantasmatique qu'elle confesse, mon droit à posséder sans partage *ce qui m'est*.)*

* « Revendique la propriété de ta personne » écrivait Sénèque à Lucilius.

(Qui connaît la suite de cette lettre sait qu'ici la citation est tricherie : Sénèque exhortait son ami à être « propriétaire de [ses] heures » pas de ses organes...)

Ce n'est pas, tant s'en faut, chaque fois que je rouvre mon cahier que je reprends les dés et les relance, mais je le fais de temps en temps, et il est certain que ne serait-il pas permis d'ainsi rejouer, je ne lâcherais rien sur le papier.

Je parle des dés comme s'il s'agissait des mêmes toujours, d'un unique jeu. (Et pensais effectivement, juste avant de prendre les outils d'écriture, uniquement au geste lui-même et à sa nécessité dans le domaine de la pensée.) Or non, il y en a plusieurs. Il y a les rouges, les bleus, les verts, etc. mais cet *etc.* est fini : nul risque d'avoir à inventer des couleurs pour les distinguer tous...

Une fois donc, c'en sont d'une certaine variété que je ramasse et lance à nouveau, une autre fois d'une autre... – et je ne suis certainement pas certain qu'alors la différence soit perçue.

(Il en est peut-être qui collent au fond du gobelet ou que l'on entend y tourner sans jamais les voir : on renverse, rien ne tombe, comme si quelque accident gravitationnel ou magnétisme phobique les retenait pris. Un esprit puissant et délié m'a confié une fois cette impression à me lire, et j'ai écrit en page 273 d'*Appendice(s)* devoir « creuser l'image qu'on m'a renvoyée du gobelet qui ne lâche pas son dé »...

Ce n'est pas ce que j'ai en tête maintenant, pas cette fois que je creuserai, pas cette fois que je chercherai à savoir quel dé particulier craint la lumière comme une blatte. Ce serait le moment et le lieu pourtant, mais justement ce ou ces dés-là connaîtront le Re-.)

En vérité, *reprendre les dés* c'est ici façon imagée de dire recommencer avec les mêmes éléments. N'en ai que foutre du jeu lui-même, du score qu'on fait avec ces cubes, de la configuration numérale statistiquement exceptionnelle (421, 666, 123) qui arrête la partie, de l'obtention du même, du hasard dans l'affaire ou de son abolition...

(Peut-être une fois fixer sculpturalement une "figure" médiocre.)

Je crois qu'on lance les dés pour avoir le droit de rejouer et c'est tout.

Que je rejoue donc, et tout de suite cette fois, dans la foulée et sur l'acquis du précédent lancé, soit non pas parce que la chance n'a pas souri (du vrai a été posé sur mes attentes sous cet aspect) ou parce qu'il n'y a rien eu à en tirer, pour le faire tout au contraire selon la possibilité de le faire qu'il a lui-même exposée (non conditionnée par la recherche du mieux, non limitée par l'interdiction de redire, soumise au contraire à la seule règle Re-), et parce que les dés rouleront du jeu non pas *rouge* ou *bleu* ou *vert* mais, exemplairement, du *jeu-dés* lui-même.

Il y a aussi, au-delà du posé, que mon précédent geste a été un peu saccadé et que le roulé a sonné assez désagréablement, comme cassé sur du mi-marbre mi-napperon. Il y a enfin que ce nouveau coup est l'occasion de revenir sur la notion de dé retenu, de dé que l'on entend tourner mais qui n'arrive pas à s'extraire de sa propre musique.

Voici ce que j'avais répondu en 19 au mail de J.-C. :

«... que te paraisse (en mauvaise part) en quelque sorte retenu le geste de lancer le dé, et avec lui son bruit hors du gobelet, cela ne me paraît pas [...] accidentel. J'écoute le dé tournant oui, et me complais sans doute à l'écouter (ton « impatience »). Mon désir toutefois n'est pas de frustrer le lecteur de quelque accomplissement (pour reprendre ton terme) – et, pour rester dans l'image, je crois aussi avoir déjà par le passé, dans certains livres publiés ou certaines parties de ceux-là seulement, fait tomber (laissé échapper ?) le grelot... *App.* serait alors une façon de remettre ce dernier dans le gobelet, un bouclage du geste. »

Et si le mot « achevait » le sens de la réalité
comme on dit du spectateur/lecteur qu'il « accomplit » le sens de l'œuvre ?
Quel mot ? Une fonction particulière ? La description ? La nomination ?
Ne serait-ce pas plutôt la place du mot, que celle-là soit vacante ou occupée
par un ? Ne serait-ce pas, oui, plus encore que le mot, l'échec ou l'absence
du mot ?

L'œuvre ne serait alors qu'une partie de la réalité (nulle spécificité de l'œuvre
à cet égard), ce serait en tant que telle partie que l'œuvre serait achevée par la
réception (qu'elle ait lieu ou non), soit de la même façon que la réalité l'est
par le mot ou son absence particulière.

Plutôt que se plaindre de ce que les mots sont impuissants à dire la réalité,
affirmer que cette impuissance concourt à faire de la réalité ce qu'elle est.

« [...] le pouvoir des phrases n'a rien à voir avec leur sens et avec la logique
de leur construction. »

C'est une phrase en page 100 de mon édition de poche de *Lord Jim*, quelques
mots dans l'épais volume. C'est ainsi que Marlow s'explique l'effet sur Jim,
alors qu'ils conversent, de son « bafouillage inepte » d'un instant, ou, comme
il est sans doute plus juste de la décrire, c'est une pensée que Conrad prête
à Marlow d'avoir en lui déjà formée et qu'il lui donne d'énoncer comme un
principe vérifié/illustré/validé/corroboré par le changement d'attitude qu'a
opéré en Jim son propre raté élocutoire.

Il serait absurde de l'extraire du contexte où elle remplit parfaitement son
office. Pourtant la découper dans le tissu narratif, la placer sous la loupe pour
l'entendre grésiller une vérité de spectre large et trouver dans l'affirmation de
l'absence de lien causal, le « *n'avoir rien à voir avec* », une explication au fait
que je ne puisse rien attendre de sûr de mes propres phrases quant à quelque
effet sur le lecteur, je confesse l'avoir fait un instant tandis que je lisais...

« La stupidité de la tournure de ma phrase me frappa de consternation
tandis que j'essayais de l'achever [...]. »

Vrac sur la perception

Que sait-on de ce que voit l'autre ?

(Ce qui sera dit du vu et de la vision *infra* aussi bien pourrait l'être de l'entendu et de l'audition.)

Le vu est découpé dans la perception par le langage.

Ce que je vois et *comment* je le vois ne sont pas dissociables.

« Comment vois-tu ce que tu vois ? »

Ce que tu vois de ce que tu vois, c'est *comment* qui le détermine.

À un certain stade du *comment*, le vu n'est simplement plus vu.

Comment je vois occupe l'espace entre le vu et le non vu.

En quoi ce que je vois ressemble ou est identique à ce que tu vois ?

Voir mal, c'est ne pas voir identiquement.

Si nous regardons N et que *je* vois M, nous ne voyons pas la même chose mais nous voyons tous les deux une lettre.

Imaginez, chez l'ophtalmologue, des optotypes face à vous (vous avez bien sûr vos lunettes correctrices sur le nez), ce dialogue :

« – Dites-moi ce que vous voyez ?

– Je vois la même chose que vous. »

Ne vous ferez-vous pas rabrouer ?

Imaginez, chez l'ophtalmologue, des optotypes face à vous (vous avez bien sûr vos lunettes correctrices sur le nez), ce dialogue :

« – Que voyez-vous sur la ligne du haut ?

– Je vois des lettres – et encore est-ce parce que plus bas je vois des lettres...

– Bon, des lettres, oui, mais encore (un peu de sérieux s'il vous plaît)...

– En deuxième peut-être un F. Au milieu X. (Mais si je n'avais pas appris à lire saurais-je le nom de ces barres obliques en croix ?)

– Oui, c'est bien X.

– Ce n'était donc pas F, vous-même ne voyez pas F, la lettre préférée de Gadda... Je ne peux mettre votre perception en doute car elle s'appuie sur la

réalité de la lettre imprimée. Voyant F donc je me trompe, je vois une lettre mais trop mal pour la reconnaître. Serait-elle plus grosse que cela me deviendrait possible, et peut-être faire varier la luminosité suffirait-il – mais... »

Reconnaître un Mi, un Fa, comme on reconnaît un R ou un S : quel est l'équivalent, en matière d'audition, de l'acuité visuelle comme capacité de distinguer des formes ?

Deux variables dans le tableau d'optotypes : la grosseur de la lettre et son dessin. (On devrait pouvoir faire varier la luminosité, mais ce raffinement hélas n'est pas prévu...)

L'examen chez l'ORL est encore moins fin. Un audiogramme enregistre le niveau sonore et la fréquence du signal entendu mais il n'y a pas de véritables formes sonores à reconnaître, des formes susceptibles d'avoir été apprises, telles que les valeurs de l'échelle chromatique, ni concomitamment de mesure de leur différenciation.

Il n'y a pas de cette sorte de flou, un Mi plus identifiable plus fortement émis, un La qui au contraire sonne plus juste à bas volume etc.

L'identification, lors de l'examen standard de l'audition, n'est pas compliquée par la différence de forme comme elle l'est lors de la mesure de l'acuité visuelle. (Existe-t-il un test spécifique ? Me renseigner.)

... le fait que Wittgenstein apparente « au manque d'«oreille musicale» » ce qu'il conçoit comme « cécité à l'aspect » (voir *supra*).

Lien de l'examen ophtalmologique avec l'apprentissage de la lecture : qui ne sait pas lire verra une différence de forme entre N et M mais dire la différence suppose qu'on sache lire.

(Certaines échelles d'optotypes semblent adaptées ; par exemple, pour les enfants, celle de Rossano. Enquêter sur les autres modèles.)

Comment, privé de tout moyen d'expression, former une phrase avec *voir* étant impossible, peut-on être dit malvoyant ou bienvoyant ?

On ne pose guère la question « Comment tu penses ce que tu penses ? »

Pourquoi ne peut-on pas dire « je *pense mal* » comme on dit « je *vois mal* » ? Bien voir, c'est voir la même chose que l'autre, avec la même précision que lui. Telle identité n'existe pas dans le champ de la pensée – quand même on entend et même dit « Je pense la même chose que toi ».

Cette pensée-là ne discrimine pas un *bien pensé*.

« Je pense la même chose que toi » : n'est-ce pas un peu, quand on dit ça, comme si on en restait, en matière de vision, à la reconnaissance de la lettre comme lettre mais pas en tant que telle lettre particulière ?

(Le champ sémantique du mot *mal* varie donc selon le verbe et l'organe.)

Faites comme W., dites : « Imaginez quelque spécialiste devant vous auquel vous pouvez dire “je pense la même chose que vous”, puis imaginez les conditions de démonstration de ce que vous affirmez. »

La langue s'use en *quatrième* vitesse.

Je peux accepter qu'on discute mes idées (ce que je pense), et la discussion pourra m'amener à en changer, mais ma perception, ce que je ressens, non : intouchable.

Un lien entre mes pensées et mes sensations ? Bien sûr, mais je pense, je le crois du moins, davantage comme je perçois que je ne perçois comme je pense ou selon ce que je pense.

S'il crève maintenant ce nuage noir là-bas, le même au-dessus de moi et dont j'attends les gouttes ne va-t-il pas s'en trouver vidé de son eau ?
Ô obscure science des « masses nuageuses »...

Tiret inséré entre article et substantif. Un indicateur de distanciation plus efficace je ne sais mais à tout le moins autre, dans cette fonction, que les guillemets, et s'indiquant oralement par une sorte de court mais vrai blanc. (Réserver toutefois l'usage à une fin de phrase, sur l'exemple « Je le sais depuis le – début ».)

(Afin qu'il n'y ait pas de confusion, rétablir la *virgula suspensiva* : / ou fondre plutôt un nouveau signe ?)

** (l'appel est en page 2)

A. Oui *encore que* ou *même si*... car la vanité de ces lignes est complète.

B. « [...] pour *deux* lectrices » : c'est peu certes, mais il est arrivé qu'une précision soit donnée pour un seul lecteur, et de toute façon je crois dans la nature de la précision d'être adressée et, à mesure qu'elle s'accroît, de l'être de plus en plus particulièrement.

C. Veut-on connaître mon avis sur la phrase entière qui développe l'astérisque ? Sous l'angle longueur/sens, *de bon rapport*. (Et non *de bon rendement*, comme on le dit d'un poêle et comme je l'ai écrit d'abord : il n'y a pas de combustion (des mots) pour un effet de sens éphémère, c'est écrit, c'est une construction. Le produit final n'est pas distinct du matériau utilisé. On peut encore et encore dérouler la phrase de sa première lettre à son point final, les mots ne sont pas transformés irréversiblement. L'effet se conserve.)

Petit tas de phrases sur la phrase

Comparez ces deux phrases :

« Tu as beaucoup dit dans cette courte phrase. »

« Tu as trop dit dans cette courte phrase. »

À quoi faut-il imputer le passage de *beaucoup* à *trop* ?

À une précision insuffisante des mots relativement à la science qui a présidé à leur arrangement ?

À un arrangement des mots n'étant pas à la hauteur de leur précision ?

Comment ou par où s'introduit la différence/discordance ?

Une phrase *de bon rapport* : pas de mots en trop, de gras sémantique dans le corps de texte obtenu.

Que désigne la formule à la mode *texte à l'os* ?

Sans doute un texte débarrassé du superflu. Mais que ça pue *texte à l'os*.

Mieux vaut trop dire avec peu de mots que moins dire avec plus, en devrait-il résulter une densité pénible au lecteur.

Phrase selon mon goût : courte, elle dit dans beaucoup de direction sans exploser.

Il est évident qu'avec plus de mots on peut a priori dire plus.

On pourrait me dire : « Les mots ne vous sont pas comptés, allez-y, écrivez, pitié ne regardez plus *combien* vous en utilisez. »

Certain arrangement du matériau permet d'occuper moins d'espace, comme s'il y avait autour du mot un espace élastique sur lequel on peut agir. Mais une phrase pleine n'est pas un tiroir de mots bien rangés ; il ne s'agit pas de *mettre* beaucoup *dans* peu mais d'*obtenir* beaucoup *avec* peu.

A. « C'est seulement parce que je peux parler avec les autres que je peux également parler avec moi-même, c'est-à-dire penser. »

B. « Parler avec soi-même, c'est déjà, au fond, penser. »

Ce sont deux phrases d'un auteur dont je décide de taire le nom car ce sont elles qui m'intéressent, pas ce qu'il livre de lui par leur truchement, et je détesterais que l'on me suspecte de vouloir hisser mon nombril à la hauteur de cet auteur en donnant son nom entier (ses initiales suffiront : H. A.).

En préférer une ? Alors plutôt B.

- Le « seulement parce que » de A me paraît faux – mais pas lui seulement.

Un passé composé aurait atténué cette impression – et la suppression de *seulement* et de *également* parachevé son extinction (le premier parce que *parce que* le subsume, le second parce qu'il est ici superflu).

Penser (ou parler avec soi-même, j'applique ici B) me paraît en effet faculté *acquise* (quand même doit-on sans doute l'entretenir au présent) :

« Je peux parler avec moi-même car *je l'ai appris* au contact des autres, en parlant avec eux. »

- « Je peux parler avec les autres » signifie qu'ils m'écoutent comme je les écoute mais aussi et d'abord qu'ils sont là. La possibilité logique, il me paraît préférable de la sous-entendre : « j'ai parlé avec les autres ».

Ainsi pourrait-il être écrit :

« C'est parce que j'ai parlé avec les autres que j'ai pu parler avec moi-même, c'est-à-dire penser. »

Ou plus simplement :

« C'est en parlant avec les autres que j'ai appris à penser. »

(S'agirait-il en A d'une généralisation comme il semble que je ne veuille pas l'envisager (l'auteur dit *son* expérience dans son *Journal de pensée* (Cahier XXV, 1968), pourquoi alors se priver du *on* ?

Ainsi, sans rien changer d'autre, A donnerait :

« C'est seulement parce que l'on peut parler avec les autres que l'on peut également parler avec soi-même, c'est-à-dire penser. »)

Après enquête, pour A l'original allemand dit ceci : « *Nur weil ich mit Anderen sprechen kann, kann ich auch mit mir sprechen, d.h. denken.* » (*Denktagebuch* Bd.2, München 2003, S.688).

Pour avoir passé la phrase au traducteur Deepl et obtenu « *Ce n'est pas parce que je peux parler aux autres que je peux me parler à moi* », j'ai cru un temps que mon blabla critique avait au moins permis de déceler une traduction fallacieuse. Nenni : Sieur Bernold, spécialiste, me confirme la traduction française en A correcte et me donne ce mot à mot : « *Seulement parce que je avec autres peux parler, puis-je aussi avec moi parler, c'est-à-dire penser.* »

On dirait que H. A. fait là parler tout homme, l'homme abstrait : « *Je suis moi en tant qu'autre parmi les autres.* » J'ignore ce qui précède dans le *Denktagebuch*, le régime ou genre auquel toute cette séquence de juillet 68 souscrit. Sans doute ma réécriture tente-t-elle pour sa part de ramener la phrase du côté de l'intime, d'où il faut qu'elle provienne, de replacer la généralité dans le terreau de l'expérience individuelle.

Telle phrase sur laquelle je tombe par hasard me parle, au point que je la recopie, mais je ressens qu'elle aurait pu plus me plaire encore. Je cherche alors en quel endroit je pourrais la modifier à cette fin, quels changements je pourrais lui apporter afin de la comprendre mieux encore.

Pourquoi réécrire la phrase d'un autre (et donner le background réflexif de cette réécriture) plutôt qu'en écrire une sienne ?

Pour ne pas masquer l'origine de cette dernière *si je l'avais écrite*, mais comme de fait elle l'est maintenant, pour marquer que sans l'occasion d'en avoir lu une mouture à mes yeux perfectible elle n'aurait jamais été.

Combien de nos phrases sont des réécritures non signalées ?

Dans le disparate de ma <production>, la phrase « *C'est en parlant avec les autres que j'ai appris à penser* » aurait pu passer sans qu'on soupçonne l'existence de quelque phrase-source dont elle serait une sorte de traduction. Mais cette phrase à laquelle j'adhère pleinement, je ne l'aurais certainement pas écrite si je n'avais pas rencontré précisément telle phrase-source, remarquable mais à la fois aussi insatisfaisante que si l'auteur ne s'était

lui-même pas compris en l'écrivant. Tout s'est passé comme si j'avais eu, après l'avoir lue et comprise, à la corriger pour la comprendre mieux – lui donner un auteur se comprenant en elle, qu'importe celui-là.

– [...]

– Oui, c'est en tout cas ce qu'on a dit. Il s'est effectivement passé une corde autour du cou, et c'est effectivement g , la gravité, qui a été sollicitée. Une précision néanmoins doit être apportée : bien évidemment plus courte que le vide sous ses pieds, la corde employée était cependant plus longue qu'il n'était nécessaire pour obtenir l'effet escompté, anormalement longue, longue au point qu'il y a lieu de penser que ce n'est pas à strictement parler d'une pendaison qu'il s'est agi. En l'occurrence après le saut la corde flottait au vent, le nœud ne serrait rien...

Pendant presque six mois j'ai pu regarder sans voir (une bonne partie du jour) et voilà que dès demain je vais être transporté en un lieu où il me faudra voir et encore voir (une bonne partie du jour).

Mais est-ce là que tout se joue, dans ce regarder/voir ? J'en ai l'intuition, mais peut-être l'intuition peut-elle cacher...

Alter. :

Mais que vais-je bien pouvoir regarder là-bas ? Sur quoi mes yeux vont-ils être contraints de se fixer ? Oh Bernardo tu avais la ville dans le sang – pas moi : les toits, la rue qui, oui, mais de passage...

Certes tes yeux glissaient toujours vers le ciel et l'arbre unique d'une place ordinaire et morne était vite forêt – mais je n'ai pas ton imagination, je ne veux pas être en ville pour aimer plus la campagne.

Avion à réaction
de cheval.

- 7 côtes.

(C'est arrivé – à Sophie – BANG)

Après avoir supprimé de ma bibliothèque le livre de *Philippe Petit* consacré à la prostate lu aux deux tiers, la mienne, de glande, a commencé à occuper moins de place.

Aucun savant toucher n'a établi le fait et il est fort peu probable que l'agrume soit redevenu prune, aussi ne demandé-je à personne de me croire, pas même à moi-même.

Pourquoi alors cette phrase *en l'air* ?

Eh bien pour qu'elle retombe, grâce au jeu de langage entier dont elle aura été l'amorce, sait-on jamais – vraie.

Avant la racine d'ortie et le pépin de courge, au moins tenter, bien que très incertaine de résultat, la magique médecine d'écrire.

... comme cet arbre qui a besoin de ce qui le détruit pour se reproduire.

On dirait un buffet qu'on pousse, mais le son de deux secondes à peine revient, d'un jour l'autre et dans la même journée plusieurs fois, irrégulièrement mais revient, toujours le même

mais qui irait pousser un buffet, le même buffet,
plusieurs fois dans la même journée ?

et il faudrait de surcroît imaginer, le bruit étant toujours le même, qu'il ne va jamais, ce bahut, que dans un seul sens, et sur un sol toujours identique lui aussi, réagissant de manière toujours identique à son poids, ou bien, quelque micro-différence échappant à l'oreille, qu'une fois sur deux il est poussé et la fois qui reste tiré, sur la même longueur chaque fois, et qu'il n'avance donc pas

alors une porte plutôt, une porte qui frotte, en haut ou en bas qu'importe mais sur une seule de ses faces considéré ce son d'un seul tenant

mais qui laisserait frotter une porte qui frotte sans connaître
le besoin de raboter/scier/limer ?

Il ne semble pas que ce soit un buffet, il ne semble pas que ce soit une porte, alors quoi que c'est ?

Je ne vois rien capable de ce soupir rauque ; un éléphant de mer en étage dans un immeuble canut je n'y crois guère. Les ceusses qui jouent sur écran dans le même îlot produisent des sonorités beaucoup plus simples, identifiables, pénibles d'humanité. Serait-ce eux néanmoins, je veux dire le *jingle* de leur jeu, trompe sonore mais pas mal esquinée du métal ?

(Ce n'est qu'un bruit, ce que l'on entend et que l'on nomme *bruit* faute de pouvoir préciser, comme on nomme *odeur* faute de pouvoir préciser ce que l'on sent. (Qu'il n'existe pas vraiment de mot pour le vu non-identifié (*mirage* ou *hallucination* ne sont pas du même ordre que *bruit* et *odeur*) démontre que l'œil est l'organe de l'identification : c'est *cette* chaussette-là, c'est *ce* moucheron-là. (Rien là de bien nouveau certes mais au moins est-ce par ma propre voie que je débouche sur l'évident.)))

(10 jours plus tard, de retour en ville, plus rien. Ladite « magique médecine d'écrire » soignerait donc d'autres maux que les corporels *stricto sensu*...)

Il y a des choses que l'on ne peut faire faute de pouvoir les *être*.
On ne peut envisager une division/partition de soi pour tel objet.
L'exemple qui me vient : le roman. Son corollaire dans ma réflexion :
je ne peux pas *être* un roman.

S'agissant de cette chose que l'on ne peut pas être
ce n'est pas tant que la part de soi incluse en elle serait perdue pour le soi
et que l'on ne pourrait donc pas s'y retrouver : la part de soi qui s'y trouve
est une copie de cette même part en soi, aussi le risque de perdre celle-là
est-il nul.

C'est donc plutôt, s'agissant de cette chose que l'on ne peut pas être, que
la copie ne peut s'effectuer, qu'on n'en veut pas de ce copier.

C'est peut-être, penser ainsi, exagérer l'investissement de soi dans le faire.
Peut-être n'y a-t-il finalement de soi dans une chose qu'on crée, que du
temps, de la réflexion, de l'énergie... en somme ce que l'on *a*, rien que l'on
est.

Mon sentiment demeure que tout ce que je fais ou ai fait doit être moi et
le sera en tant que part de moi qui s'est dupliquée en rejoignant le dehors,
ou bien en tant que part créée au dehors et intégrée après coup au moi, du
moi gagné en quelque sorte.

Les pensées non exprimées, je veux dire l'en-puissance indéfini, serait
comme un sperme dans la tête/bourse, un concentré du soi non pas
biologique mais spirituel.

Au contact du dehors, ce concentré se mélangerait à la culture
(ce mot faute de mieux) et prendrait l'apparence de phrases.

Dans celles-ci resterait quelque chose du soi spirituel muet...

C'est en ce sens séminal que l'on pourrait dire que l'on est ce que l'on fait
ou a fait.

Bien sûr la main tourne au clic
ses pages ou rien sans l'électricité
et l'œil est malheureux sans elle ou d'elle,
mais ce grand avantage il a qu'on y peut ôter sans déchirer ni rayer,
le brouillon numérique,
et que cette apparence de fini qu'il imite du livre exacerbe l'acuité critique,
affûte le jugement, serre ou desserre la maille du crible en sorte que le
défectueux s'en trouve, qu'il tombe ou le contraire, mieux distingué que
sur le chaotique classique brouillon de papier,
et qu'enfin il en existe, quand il a été en ligne régulièrement remplacé,
dans les mains des lecteurs qui l'ont imprimé, plein de versions différentes.

(Mais non finalement, le bruit est là, revenu, trois pages plus tard.
Suivi cette fois, quelques secondes après lui, d'un grognement faible.
Plus de doute cette fois sur l'animal : une porte de lourd métal,
et plus précisément un ou les gonds.)

Écrire creuse sous le temps
plus ou moins large, plus ou moins profond
et il tombe de lui dedans
ce trou, poudre qui sera
les phrases.

« La vision de l'esprit ne commence à être perçante que quand celle des yeux
commence à perdre en acuité. »

Platon, *Le Banquet*

« Les formes existent dans la nature comme des modèles ; les autres choses
leur ressemblent et en sont des Imitations, et cette participation des choses
aux formes n'est pas autre chose que la ressemblance des unes aux autres. »

Platon, *Parménide*

– Hé là-bas, Monsieur Platon ! J’ai trouvé au vingt-et-unième deux petits morceaux qu’on dit vous appartenir, et aimerais en discuter.

– [...]

– Comment ? Que dites-vous avec ces gestes ? Que ce n’est plus à vous ? Que vous n’avez pas écrit ça comme ça et qu’il faudrait que je m’adresse plutôt au traducteur ? Et que de toutes façons, comme moi à la vôtre, vous n’y pigez que couic à ma langue ?

Oui, je comprends bien. Pourriez-vous quand même essayer *with a kind of DeepL translator* de vous faire au moins une idée de mes commentaires ?

– [...]

– Comment ? Que vous êtes... que vous êtes *illectrone* ? *Illectrone* c’est bien ça, en sus de sourd ? OK OK, *pas de souci*... Les voici quand même.

A

- Une hydraulique : là ça augmente parce que là ça baisse, et ça monte et descend à proportion.
- Il faut moins bien voir pour que l’esprit « voit » mieux, comme si le bon fonctionnement de l’organe réel inhibait celui-là. Le déficit de la vision organique reverse ou transfère à l’esprit l’acuité, mais ce sont les choses dans leur ensemble et non pas les choses visibles qui le sollicitent, et cette capacité de l’esprit à mieux distinguer, on ne la nomme « vision » qu’en mémoire en quelque sorte du terrain d’où elle a glissé. La vision de l’esprit ne concerne précisément plus le visible. Ce n’est pas un relais pris ou une compensation sur un même plan.

B

« Les formes existent dans la nature sous l’aspect de choses, qu’elles soient naturelles ou créées, et c’est cette participation de toutes les choses aux formes qui détermine la ressemblance des unes aux autres. »

« Les formes existent dans la nature, et toutes les choses naturelles que l’on y voit existent selon ces formes. Les autres choses, celles que l’on crée, existent de même et non moins selon elles. Les formes sont, pour les premières comme pour les secondes, moins des modèles dont toutes seraient des imitations, que des modes d’apparition, schèmes auxquels chaque chose doit d’être visible et qui occasionnent ressemblances et dissemblances entre les unes et les autres. »

Pierre brute et marbre du Bernin participent pareillement de l'Apparence et de la Forme, mais la première a précédé le faire humain, aussi peut-elle avoir pour celui qui arrive après, du fait de sa pré-existence, valeur et nom de modèle, mais qu'on l'entende alors au sens épistémologique tardif de système symbolique. Rodin emprunte la même voie que la nature dans la génération des formes, il marche dans ses pas bien plus qu'il n'imité.

Tony arrachant des grincements à son instrument, Charlemagne frappant le sien crescendo et lançant son *false*, ce sont des compagnons, pas des obstacles, ils ne dressent rien entre mon jeu et moi ou moi et moi, au contraire des bavardes affaires humaines qui infectent l'esprit de boucles malfaisantes.

Parmi les lieux à éviter, celui où les fenêtres et portes sur l'extérieur ne ferment pas et n'ont pas été réparées à l'approche de l'hiver.

Pareille imprévision me touche au vif, enfume ma « vie intérieure », pousse un brouillard épais et piquant dans mon espace intérieur.

(« Vie intérieure ». L'expression, dernièrement croisée dans l'un des cinq numéros de *Dernier carré*, ne me serait pas venue spontanément. J'ai pensé dans le cours d'une phrase qu'elle pourrait convenir pour désigner ici ce que je veux préserver/protéger des interférences extérieures. Mais très vite « espace intérieur » me parut plus approprié, pour se prêter mieux à toutes les métaphores physiques de l'envahissement empêchant ou perturbant. Ma « vie intérieure » consiste dans le surgissement, l'évanouissement, le déplacement des mes pensées dans cet « espace intérieur », lequel est donc premier. S'il est occupé ou pollué en quelque manière, ces pensées perdent leur liberté de mouvement, se cognent sans cesse au parasite qui s'est invité.)

(Ou bien ce n'est pas ça, l'espace intérieur n'est pas pénétré d'agents nocifs mais simplement comprimé et les pensées sont paralysées par cette pression du dehors, et éventuellement s'entre-tuent pour simplement respirer. Espace – cellulaire. Aux murs plastiques. (On pourrait penser que le dehors n'exerce aucune « pression » n'étant pas lui-même contraint, mais on sait comme on renâcle à penser infini l'infini lui-même...)

« Je n'ouvre plus guère mon carnet », a-t-il écrit dans son carnet, « mais pour y mettre ce que j'y mets / sûrement trop. »

À considérer cette seule ligne, notre homme n'a certes pas tort : n'a-t-il pas bien plus d'une fois déjà exprimé la même défiance ? Toutefois il continue.

« N'ai pas su arrêter à temps » enchaîne-t-il, pour immédiatement se raviser : « Non. Ayant pris tôt le parti d'accepter les défaillances de mon jugement à l'égard de mes choses [« et de les intégrer à elles » aurait-il pu ajouter (en vrai garder, car il l'a écrit mais rayé ensuite)], soit d'ignorer certain censeur (ignorance toutefois contrebalancée par quelque chose comme une "exigence" raturant beaucoup) [ne sent-on pas ici, au *comme* et aux petits cils, qu'il ne sait pas comment nommer ?], aucun chef-d'œuvre sans tache n'est jamais advenu qui aurait pu me réclamer *rien de moins bon après moi*. J'ai simplement suivi ma pente. » Phrase chargée, même sans mes remarques. Mais ça continue sur *pente*, et on comprend que ce n'est pas de la *montée* ou *côte* qu'il s'agit mais de la variété descendante. On comprend que c'était plus haut avant, et on le comprend car ça nous est dit : « Il y a que cette pente que j'ai suivie jusqu'à maintenant comme penchant, inclination, tendance, maintenant se révèle plus littérale. S'en impose le sens physique de plan incliné (en latin, ça se bouscule : *clinus, clivus, declivitas* [on devine qu'il a ouvert son *Dictionnaire historique de la langue française*, pour s'aider à y voir clair dans la notion sans doute] : l'espace reprend droit sur le temps (plat) du sens moral [nous apprécions comme il se doit ce *plat* entre parenthèses], le penchant est orienté, *inclinaison* se rappelle à *inclination* [ça il adore : *forme/force, manière/matière*, etc.]. Et je me dévale comme une eau. »

(Figurent en marge ces quelques mots jetés eux aussi sous traits, dont on peut supposer qu'il songeait à les accrocher quelque part mais qu'il y a renoncé : « ma vision de la pente était tantôt nette tantôt compensée ; il n'y a pas un moment où j'ai su ... mais la pente se montrait encore montante parfois ... pente : en fait-on ? nous fait-elle ? ... on la suit, on la prend, on est entraîné ou aspiré par elle, on l'affronte ... on n'y tombe pas (pas une falaise – la question du pourcentage) », et ces autres : « RE- en faisant rapporter mes propos par un X insérant des commentaires acides. »

X, ça doit être moi, mais s'agissant des commentaires il m'en a fait faire peu, et quant à l'acidité c'est raté (toutefois le connaissant, il doit fomenter de me faire revenir plus méchant).

Vendredi soir. Un phénomène bizarre peut-être lié à un catarrhe tubaire naissant... Je bouche à peine du doigt le conduit de mon oreille gauche, voire pose seulement l'index sur sa conque, et voilà qu'à droite se déclare un sifflement continu d'assez haute fréquence distinct de mon acouphène familial... Le tragus fonctionne un peu comme un interrupteur. Cela *le jour même* où le haut-parleur gauche foutu de mon aimé Sennheiser a été changé.*

Pages par trop resserrées sur ma petite personne ? Propos pusillanimes de dedans une tour aveugle ? Peut-être, mais m'occuper du sens, ce que je fais, il me paraît ne devoir le faire qu'au seul niveau où j'ai compétence. Pour la défense de cette position en retrait, un texte de Jean-Christophe Bailly paru dans *Lignes* en 1997 a pour moi valeur de manifeste (lui demander s'il accepte qu'il figure en annexe de ce 20*). Quant à l'époque, à l'aujourd'hui, un seul à mon sens excelle à le penser : Baudoin de Bodinat. Pour savoir donc ce que je vois des fenêtres de ma tour, ce que j'en pense et comment j'en pense, que le lecteur se procure auprès de La Charrette Orchestrale (100 Boulevard Davout, 75020 Paris) les quelques numéros de *Dernier carré*.

(En page 14 du numéro 32 de *Lignes*, JCB écrivait :

« sans aucune arrière-pensée ou image
de dernier carré ou d'avant-garde
nous devons nous raidir et continuer d'aller sur de drôles
de chemins plutôt lents
sans égards pour ceux que le temps presse [...] ».

Je m'imagine B. de B. penché sur ces mots en 1997, et que 23 ans plus tard, il lui aura paru que si, « le temps presse », et que dans le raidissement peut/doit maintenant percer cette « arrière-pensée ou image » de *dernier carré*.)

* 15 jours après. C'était mort de fréquence plutôt qu'obstruction saisonnière. Bénéfice : au lit j'entends moins la voisine s'agiter quand je me tourne au nord.

Tiens on livre pizza en face ce soir
5 étages canuts qu'il s'est farci le gars masqué casqué
bientôt sur son breton avec au mieux un rond surnuméraire en poche
et vas-y plein gaz et les esgourdes que j'aimerais pas être à côté (à maudire)
tandis qu'il partageront le met là-haut pour boucher demain la poubelle avec
le carton même pas plié...

(Nouvelles de Boboville*)

Covid news 1. Le port du masque favoriserait l'auto-contamination.

Covid news 2. Par solidarité avec les symptomatiques, les légumes ont, à une quasi unanimité, décidé une grève du goût générale et illimitée.

Ce que je dois garder de ce 20

j'attendrai 21 pour y penser.

(Mais il est probable que ce sera un bateau de type Thésée qui accostera en janvier, les pièces remplacées à mesure qu'elles étaient pourries à mes yeux, un navire tout neuf, prêt pour la mer comme bouteille.)

Dans les carnets de Samuel Butler :

« “On raconte [...] que dans le brouillon d'un des Dialogues de Platon, trouvé après la mort de ce philosophe, le premier paragraphe était écrit sous soixante-dix formes différentes...” [...] Le fait [...] suffit à me faire comprendre pourquoi je ne l'aime [Platon] pas. »

1. Quid d'éventuels brouillons du *Banquet* et du *Parménide* ?
2. Extrait déjà cité (page 58 de *Tas IV*).

* Une prison. Certes très exagéré ce terme : disons l'aile luxueuse d'une – mais enfin oui, d'une, la ville.

Un peu ~~honteux~~ gêné de
ne pas en finir de dire ce que je fais, heureux de trouver
chez Marcel Broodthaers un « discours d'explicitation consti[tuant]
une partie essentielle de ce qu'il fait ».

Un peu gêné de
confesser que je n'aime rien tant que réviser/retravailler, heureux de partager
ce goût avec Raymond Carver (qu'on lise *Les Feux*).

(En vrai pas plus de gêne que de honte* ; si je continue, ce n'est pas tant une
liste de défauts que je dresserai au gré de ce que je retrouve de moi chez les
autres qu'un portrait dont la précision dépendra du nombre d'entrées.
Il est certain qu'avec 2 seulement ce portrait ne prend pas, mais je n'ai pas
idée de la quantité minimum de traits qu'il faut pour une esquisse un peu
parlante et, a fortiori, du nombre de ceux-là à partir duquel l'image de soi
commence à présenter un beau piqué. Aussi, si je continue, vais-je glaner
comme ça viendra, sans chercher et en prenant mon temps.)

(Tenté de laisser blanches, après ces lignes, pour l'à-venir, quelques pages,
trou comme S.T. Coleridge en ménageait dans ses carnets pour les remplir
plus tard (une fois 23 ans après), mais dans un carnet numérique où l'on
peut créer de nouvelles pages où l'on veut, ne serait-ce pas simplement
– idiot ?

Décide que la structure « Un peu gêné [...], heureux [...] » et quelques
variantes identifieront les entrées-pour-un-portrait, bien assez pour que je les
puisse disperser.)

Un peu gêné de répéter régulièrement que *j'écris comment j'écris ce que j'écris*,
heureux de rencontrer des lignes d'Emmanuel Hocquard (dans *Un test de
solitude*, les deux dernières du sonnet XXII) qui semblent aller dans le même
sens : « Ce que j'écris ne dit pas autre chose que comment / je dis ce que je
dis ici », puis un peu moins, ou autrement, quand je m'aperçois que je ne
comprends rien au sonnet entier.

* *Dis un mensonge et tu trouveras une vérité.* Précision pour le non-parémiologue :
espagnol le proverbe.

Un peu gêné d'être heureux de recopier, de Novalis : « Les plus hautes œuvres d'art sont purement simplement déplaisantes. Ce sont des idéaux qui ne peuvent – et ne DOIVENT – plaire que par voie d'approximation – des impératifs esthétiques » : ne va-t-on pas croire que je casse le plaisir du lecteur exprès pour me hausser ?

Un peu gêné de m'être rendu compte, relisant hier les phrases de Michaux et Valéry copiées dans mon Cahier vert, que j'avais oublié combien je les admire et leur dois, heureux d'être consolé par Montaigne, autre fixe de mon ciel (un peu couvert ces temps) : « Quand j'écris, je me passe bien de la compagnie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme. »

(Il y a une page de cela j'ai écrit que je glanerais les « pixels » pour mon portrait « sans les chercher et en prenant mon temps », mais les dernières séquences montrent, rapprochées comme elles le sont, que le temps pour autre chose n'a pas été pris et que j'ai visité au moins un de mes recueils de citations (Novalis et Montaigne ne sont pas tombés du placard de la cuisine).* Quelle meilleure occasion d'aérer enfin certaines merveilles encloses dans ceux-là, ai-je dû me dire le nez dans le dernier en date (mais déjà si vieux)...**

Un peu gêné (voire inquiet si l'on en croit une page dans *L'Idéal****) de ne presque plus faire que poser des questions, rassuré par cette anecdote : « Jakobson a relevé que dans le *Cours de Linguistique Générale* [Ferdinand de Saussure] les points d'interrogation qui constellaient les manuscrits ont été retirés, afin de permettre une lecture sérieuse, scientifique**** » : les multipliant moi-même, au moins suis-je protégé du *sérieux* ! (Je me rappelle toutefois que j'y ai songé à les supprimer ces marqueurs, mais sans modifier la construction interrogative des phrases*** – ce qui ne m'aurait sûrement pas rapproché du sérieux...)

* D'aucuns élimineraient la phrase en question, mais ce matin précisément, en me rendant au travail, j'ai pensé derrière mon masque qu'entre *taire-en-s'empêchant-d'écrire-ou-en-raturant-après-coup* et *écrire-puis-amender-tout-en-maintenant* je sais vers quoi va ma préférence.

** Mais ne va-t-il pas suffire que je me déclare décidé à poursuivre dans la même voie pour que je trahisse mon annonce ?

*** Voir *Appendice(s) + Un tourbillon fade + Sur idéal*, pdf récupérable sur le site www.philippegrand.net

**** Entre parenthèses dans un texte de Jacqueline Risset (dossier I : « L'Apologie de Gadda ») dans *L'Ennemi* (année 1981).

J'avais sous le coude tout un tas de variantes
histoire de ne pas m'ennuyer dans *une* forme
(pas oulipien pour deux sous moi)
mais comme presque annoncé dans la note sur le peu de crédit
à accorder à l'annonce, renonce.
Peut-être – sans doute donc – reviendrai-je au “portrait via”, mais les
prélèvements qui mériteraient, disais-je, filet d'air et mise en lumière,
j'ai trop de mal à les déchiffrer dans les bouffants où ils sont.
L'œil droit s'enfonce dans le déficit, le gauche ne me semble pas vraiment
capable de compenser – ou le cerveau montre à réparer/reconstruire paresse.
Qui plus est, quelque peu gêné d'être *un peu gêné de...*, *heureux d'être gêné*
ou pas de... — Basta.

... ressemble à cette espèce de « double peine » :
savoir du bruit *et* ne pas entendre.

Il arrive que la contradiction logique qui en toute théorie est infaillible
et dans la vie de tous les jours extrêmement utile
eh bien cette il arrive qu'elle foire.

Certes il faut l'aider à ça, et quand même est-ce malgré moi que je le fais
(la volonté d'aider – lire *d'œuvrer au défaut* – surpassant/écrasant
la mienne propre, qui irait plutôt au soutien simple, loyal, sans double jeu)

il n'empêche : souffrant du bruit que je n'entends pas, “je” suis bien le
vecteur de sa ruine locale. Peux bien essayer de me raisonner, tenter de
refuser d'être un jouet, ne peux rayer que *le silence n'a pas raison du bruit*.

(Que ce soit une vérité au-delà de moi, il y a de la complaisance à l'affirmer
certainement, mais c'est nourrir le débat sur quoi-faire-de-son-fou, chez moi
toujours ouvert.)

Forte pluie mais bue toute par le sol très sec ; seule l'herbe est sauvée.

Sans doute, à penser selon ce modèle les échanges de vues relatifs au travail que l'on mène, comme l'idée m'en vient en cet octobre 20 (aussi saugrenue soit-elle, je l'assume), sans doute ai-je assez vite considéré le Cahier comme pouvant pallier l'assèchement résultant de leur absence presque totale et ai-je tenu ce mode d'interlocution *in absentia* pour l'équivalent d'une eau régulière.

Aujourd'hui cependant toutes ces feuilles marron dans mon Brouillon numérique en cours ne doivent-elles pas m'amener à revoir les places dans ledit modèle ? N'est-ce pas, aller au Cahier, chaque fois un orage bref, quand des échanges suivis avec des interlocuteurs animés mouilleraient au contraire jusqu'aux racines mon sol ?*

Heureux de n'être pas Phocion
à craindre de comprendre d'applaudissements nombreux
qu'il ait dit une sottise sans s'en apercevoir**.
Si nulle claque n'en atteste, et le silence pas davantage,
quelque détermination aveugle à porter à son terme un possible verbal
a pu faire que des sottises, dans mes livres, il y en ait – de là à en être gêné...

Deux *anti-* aux modes d'action complémentaires :
mes tout-proches – le cahier.
Assez bien paré donc.
(Surveiller toutefois les insidieuses menées, le puissant travail de sape du bord
pro-. (Mais de quel œil ?))

* – *On flotte ? N'est-ce pas un peu tard, et un peu court pour se plaindre de – moi ?*
Votre fidèle C.

** L'anecdote, citée par Carlo Dossi dans sa préface à la 2^e édition de *La Désinence en A*, (Ombres, 1991, pp. 33 et 44), est dans Plutarque (*Phocion*, XII, trad. Amyot) :
« Une autre fois il luy advint de dire une opinion devant l'assemblée du peuple, laquelle fut universellement approuvée et receüe de tout le monde, et voyant que toute l'assistance se trouvoit ainsi tost de son advis, il se retourna devers ses amis, en leur demandant, "Helas ! mes amis, ne m'est-il point eschappé de dire quelque mauvaise chose en n'y pensant pas ?" »

– *Un peu gêné d'être hermétique parfois ?*

– Nullement, car, ce défaut, j'ai pour l'assumer ceci que j'ai alors affaire à chose qui se dit mal, et aussi que, comme les idées obscurément exprimées, qui les pénètre il lui semble qu'elles sont siennes, avec la phrase-obstacle à lire deux fois, comprise-réécrite, j'aide à monter (comme la « trayeuse » Carlo Dossi) « le lait dans la mamelle réticente^A »...

Géné, autrement plus le suis-je – mais *agacé* plus juste – par le bzzz-ément (même sans piqûre associée) que la plupart du temps *je ne pisse pas clair*, et par delà qu'il soit attendu de moi que, à supposer encore que défendre ma façon je le puisse, ce soit alors *avec une d'emprunt*, ou encore que je donne la clé – quand j'ai donné le verrou *comme telle*^B.

Retrouverais-je uniquement chez Dossi que la « complication stylistique » résulte de « la densité des idées » ou du fait que la phrase est chargée d'un « maximum de sens^C », le citer n'aurait pas d'autre effet que de délayer mon encre, une poignée de boue molle remplacerait le caillou^D...

Aussi mon bonheur est-il plutôt de l'écouter faire jaillir de la joie du dire « [qui] n'[en] engendre pas^E » : en « bienfait » convertie l'« infortune », en *punctum* de fruition la tache tombée à l'improviste sur la feuille de l'« aquarelliste »...

[F]

A. Carlo Dossi, préface déjà citée à la 2^e édition de *La Désinence en A, opere citato*, p. 30.

B. Qui s'intéresse à la <question-de-la-clé-et-du-verrou>, ira voir la note de 1930 de Ludwig Wittgenstein dans ses *Remarques mêlées*, page 17 de l'édition T.E.R., 1984.

C. Dossi, *op. cit.*, pp. 24 et 27.

D. Elias Canetti, *Le Cœur secret de l'horloge - Réflexions 1973-1985* : « Il est embarrassant d'expliquer des réflexions : c'est comme si l'on se rétractait. »

E. Pascal Quignard, *La Réponse à Lord Chandos*, Galilée, 2020, p. 60.

F. Variante de la structure <géné-heureux> par trop lourde.

À comparer

« Nous croyons que dans la nature, il faut que tout ait une cause, sous prétexte que nous sommes causés par notre propre bla-bla-bla. »

Jacques Lacan, 3 février 1972

« Cela n'a donc servi à rien que l'on vienne s'emparer de ma mère, alors que je pouvais à peine parler et qu'elle ait été ensuite assassinée sur ordre de l'État parce qu'elle était une bouche inutile en temps de guerre ? Que mon père, après avoir passé six ans comme soldat, soit mort de la fameuse mort des héros ? Qu'enfant, j'aie été battu par toutes sortes de gens étrangers, qu'à seize ans, à l'hôpital militaire du front, j'aie assisté quotidiennement aux cruautés les plus inhumaines, la mort misérable de milliers de blessés graves, de brûlés au phosphore, de corps déchiquetés ? Que j'aie vu des jeunes de mon âge, des vieillards, des civils et ce qu'on appelait des déserteurs pendus à des fils téléphoniques ? Que je me sois blotti pendant des années dans des caves à l'abri des bombes, que j'aie respiré la puanteur de trente, quarante, cinquante mille cadavres dans les villes rasées où vivaient des civils ? Que j'aie gagné ma vie comme valet, travailleur d'usine, voleur de pommes de terre, voleur de charbon, puis, pendant cinq autres années, toutes les nuits, comme pianiste dans un bar, en compagnie de soldats d'occupation et de commerçants du marché noir ? Que j'aie vécu, après la guerre mondiale, la restauration écœurante et la rapacité du miracle économique, le grand oubli, la peur de la bombe atomique, la déportation, la torture, l'oppression dans les nombreuses guerres plus modestes en d'autres pays, et que je sois contre cela sans pouvoir rien faire ? »

Karlheinz Stockhausen

Difficile d'évaluer ce qu'apporte à l'âme d'être au contact de l'élémentaire naturel dès qu'on sort de chez soi, difficile d'exprimer ce qui se produit en elle quand subitement le minéral urbain constitue tout le dehors, ce qui se développe de nostalgie en elle de l'état précédent.

(– *Difficile* est-il là pour t'excuser avant-coup de ne rien tenter ?
Des tentatives ont-elles échoué déjà pour la raison que le terme dit ?
– Tu as raison moi-même mais tais-toi : je ne veux pas penser qu'à pouvoir préciser l'influence du milieu et réussir à décrire mon sentiment d'exil, je ne me retrouverais pas pour autant mieux là où je suis. Laisse-moi donc ces quatre lignes confites d'illusion.)

Devoir être un observateur (exhiber tous les signes qui en atteste) pour voir :
une faiblesse de scénario.

Tout s'impose quand précisément on n'est pas au cinéma.

On double partout les escaliers de rampes permettant aux corps lésés d'accéder, mais le graphiste ou l'éditeur ne s'interdisent pas le très petit corps. De la réduction, c'est du second probablement la bourse qui décide : *Ainsi ferons l'économie d'un cahier ou deux*. Mais du premier ?
Toute la raison de son diminuer-le-point transpire du sort plus ou moins funeste réservé au texte : *La lettre, la ligne, la page : n'est-ce pas mon domaine ?*
Quand il se pique d'être artiste, le graphiste, c'est au lecteur qu'il fait mal.
(Doivent par ailleurs tous deux penser la même chose au bout du compte : *le bigleux sortira sa loupe.*)

L'ultra-haute tendance est au sans défaut ; toute trace du procédé de restitution doit disparaître du restitué. Le *mainstream* bannit le flou, le pixel visible, comme ont été éliminés, dans le domaine de la reproduction sonore, le craquement et le souffle du vinyl. Mais la capacité de l'œil humain à discriminer a ses limites. La *full HD* s'adresse au faucon que l'on n'est pas.

Dans l'histoire de la netteté (ou l'histoire du flou) que j'aimerais lire, un chapitre s'intéresserait aux effets du progrès technologique à l'interface des techniques de capture (ou d'enregistrement) et de restitution (ou de reproduction).

Un focus sur les livres comportant des illustrations de peintures de Gerhard Richter tournerait ainsi autour de cette question : que signifie reproduire fidèlement la restitution (ou capture) picturale fidèle (le plus possible) d'une capture photographique infidèle (le flou permettant précisément d'indiquer la nature du modèle) ?

Un peu – pour ne pas dire très – gêné par le piano droit sans patins des voisins du dessus, heureux d'apprendre que Wittgenstein, victime lui-même, avait trouvé une méthode : le ventilateur*.

Pour ma part, je compte surtout sur mes acouphènes.

(Contre l'aspirateur des mêmes, c'est Gould qu'il me faudrait être**.

Enfin, pour leur apprendre à jongler, même à une balle, mes livres de W. ne serviraient à rien, même lancés fort, et je les abîmerais de plus.

Une perceuse à percussion sans mèche ferait bien mieux l'affaire mais il tomberait des grains du haut *à la française* un jour sablé – donc non.)

* « Il lui était impossible de penser quand il entendait le piano [de son voisin]. Il résolut le problème d'une façon bien à lui. Il se procura un grand ventilateur électrique d'occasion qui produisait un bruit uniforme d'un volume suffisant pour couvrir les sons du piano. »

Norman Malcolm, *Ludwig Wittgenstein*

** « Un jour, j'étais en train de travailler au piano la *Fugue K. 394* de Mozart, lorsque la femme de ménage de mes parents se mit à passer l'aspirateur juste à côté de mon piano. Il en résulta que, dans les passages *forte*, la musique lumineusement diatonique de Mozart fut submergée par un halo de vibrato, le genre d'effet que l'on ressent lorsqu'on chante dans son bain, qu'on a les oreilles pleines d'eau et qu'on secoue la tête. Et dans les passages *piano*, je n'entendais carrément plus rien de ce que je jouais, tout en continuant de ressentir une relation tactile avec le clavier. Je pouvais donc imaginer ce que je faisais, mais sans vraiment l'entendre. La chose étrange était que soudain tout se mettait à sonner mieux que ce n'était le cas sans l'aspirateur. En particulier, ceux qui sonnaient mieux que tout autre étaient précisément les endroits où je ne pouvais plus m'entendre du tout. »

Est-ce l'usage de remercier qui a choisi pour épigraphe de son livre quelques lignes d'un qui est sien ?
J'imagine que oui, qu'entre vivants ça se fait – car c'est nettement plus que d'être cité au milieu d'un livre l'être à son orée...
Toutefois, n'est-ce pas pour le cité un accident au même titre que l'apparition en cœur d'ouvrage de son nom* ?
Remercier directement, je l'aurai fait dans les prochains jours, mais je double ici ce merci secret d'un public en faisant mention du volume où cela s'est produit, ce très aimable et redoutable honneur au seuil :
STÉPHANE SANGRAL, *INFINIMENT AU BORD*, GALILÉE, OCTOBRE 2020.

« La liberté c'est la préservation de l'isolement personnel originaire. »
Pascal Guignard

* Accident oui, même si « le nom, c'est déjà beau », « une consolation », et même s'il faut parfois « se consoler de cette consolation »... (Ici Grand remercie Mémoire.)
(Quelques *Accidents* sur mon site : www.philippegrand.net)

31 octobre. *Les feuilles chipsent sous nos pas.*

Bien qu'assez content de cette métaphore très Gass, pas mal gêné quand même de ne savoir la donner comme lui l'aurait fait, noyée dans le courant d'une longue prose, son éclat d'un instant, éteint par un autre et cet autre par un autre etc.,

mais surtout d'avoir une fois encore recours à cette structure *géné-heureux* et ses permutations, que je croyais liquidée, pour la conserver – alors qu'elle ne pèse rien, ou le poids d'une feuille...

Mais il y a qu'elle est datée du 31 octobre 2020, veille de Toussaint et lendemain de Reconfinement, que ce même 31 octobre j'ai lu qu'un 31 octobre fut naguère « le jour de couronnement » d'un certain Koller, bernhardien « être de l'esprit » mordu ce jour-là par le « chien de l'industriel verrier Weller » dans le Türkenschanzpark*, et que, comme Pascal Quignard, j'aime « ces courts-circuits dans les lieux et les âges** ».

Ai imaginé d'écrire une réponse de Lord Chandos à la réponse tardive (23 avril 1605) de Lord Bacon à sa lettre du 22 août 1603, mais ne me sentant pas à la hauteur, songe plutôt à un avis rédigé par quelque proche ami.

À Monsieur, Lord Francis Bacon,

Non sans quelque désarroi j'apprends la faveur qu'il a plu à votre Eminence de faire à Lord Chandos. Désarroi, Lord, car je viens par le bien de cette lettre, vous conter un mal : les cieux ont accueilli l'âme de votre dévoué disciple. Ce fut en l'an 1603, le 31 du dixième mois, jour venteux. Ayant été en amitié long-tems avec ce bon Philipp, même dans les terribles derniers mois, je gage qu'il eût été honoré par cette épaisse missive de votre main Lord, et qu'il en eût complètement goûté les arguments et tours, lesquels peut-être l'eussent gardé vif.

*De votre Eminence, le très humble serviteur il était,
à mon tour le suis vous faisant part,
ce 1^{er} juillet de l'an 1605*

* *Les Mange-pas-cher*, Gallimard, 2005 (*Die Billigesser*, 1980).

** *La Réponse à Lord Chandos*, Galilée, 2020.

Les voies de l'électricité étant comme celles de Dieu, allumer *d'abord* le chiotte, *ensuite* le réflecteur de la salle de bains. Alors seulement sa résistance rougira et dispensera ses bienveillants degrés au corps humide.

Le mouvement vers le cahier ne se plie pas à l'horloge domestique. (DEV)
(DEV à cause de la soupe, justement, qui vient, de châtaignes (des Merles), infirmer.)

Il ne tiendrait qu'à l'*impossibilité de faire machine arrière* que l'on soit et se sache engagé.
Toutefois, afin qu'on ne la confonde pas avec celle résultant du fait simple que le temps ne se remonte, ne devrait-on pas dire plutôt que c'est l'*impossibilité de s'arrêter* qui confirme que l'on est engagé ?
Revient ainsi ici le terme de *pente* déjà croisé.
S'arrêter, c'est faire machine arrière sans mouvement ; pas de *regressus*, on serait simplement plus loin...

Sèche hostile, humide non moins – quelle garce !
– *Eh petit homme que veux-tu ? Le confort ? L'humain confort ? Ne sais-tu donc pas que tu m'es indifférent ? N'as-tu pas de plus protesté de cette mienne indifférence pour – m'aimer ? Un degré, ou cinq, ou quinze, en plus ou en moins, c'est cela ? Un trop haut taux d'humidité, un déficit ply.vjo.me.trik ? C'est cela ? Retourne donc te coller au radiateur ou au ventilo, vas donc te protéger de moi sous ou derrière la technique – tu reviendras. Plus tard. Tu reviendras. Bientôt. À moi, comme moi tu reviendras, physico-chimique. Comme tu t'es oublié.*

(Phrase d'Ananda Coomaraswamy, que cite John Cage et que je note ici en écho aux pages 49-50 *supra* :

« La mission de l'artiste est d'imiter la nature dans sa façon d'opérer. »)

SARS-CoV-2 : Le regain.

Tandis que le virus mortel fauche, seule dans son chez-soi ma mère, classe 31, voit et souffre ses mains se fermer serres, mais sur rien.

Rien pour se tenir. Rien pour tenir. Lui téléphoner trois fois par semaine, l'inciter à appeler elle-même dès qu'elle en sent le besoin... – cela ne fait pas une prise.

J'écris ça dans mon Principal, un « relié rouge » encore, mais plus grand, plus épais, plus lourd, où des chiffres fantômes (gaufrage) sur les pages de garde antérieure et postérieure, de carton fort, m'apprennent qu'il comptait 298 pages. Il en a perdu, je ne sais comment, 10 à la fin (je m'explique mieux qu'il ne commence qu'à 95 – l'aurais-je donc pris un temps à l'envers puis mutilé ?), mais peut-être les blanches restantes suffiront-elles pour atteindre 21...

Que toute sa matière tienne dans ces 28 ou qu'elle doive déborder ailleurs, 20* ne sera pas achevé avant la dernière heure du dernier jour du dernier mois de l'année en cours. Le titre – et c'est une première – fixe le terme. (Moindre respect du découpage calendaire s'agissant du commencement, car vingt s'est imposé tard (août)).

Le fini tombe dans le passé. Ainsi, aussi longtemps que l'écriture se poursuit, est-il protégé de lui. Il ne faudrait rien achever, jamais.

(20* : bien que peu sensible à la symbolique décorative, ne peut m'empêcher de voir une étoile de Noël dans l'astérisque accroché au chiffre.)

Comme Michot régulièrement se rappelle qu'il le faut
(hygiène morale)
et ainsi à nous, généreusement, aussi
(avec ces mots de Joubert :
« *Pensez aux maux dont vous êtes exempt.* »)

relativiser : mon droit avec verres toujours meilleur que mon gauche sans.

Reste qu'à cause que voir en oubliant l'œil est mon chemin jusqu'au faire
– lorsque l'autre, agir dans la nature, le temps qu'il fait l'obstrue ou bouche –
sous la menace d'Ennui.

Uniquement pour le tromper, quelques « notes esseulées » comme échappées
de *Jusqu'au cerveau personnel* :

1

2

3

4

5

6

1. *Quant aux productions de l'artiste, ce sont celles dont la forme est dans l'esprit de l'artiste.*
Aristote, *Métaphysique*
2. *Quand j'écris je me passe bien de la compagnie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme.* Michel de Montaigne
3. *Il faut parfois inventer une forme qui exprime les limites de la forme et qui ait pour point de départ la peur de l'absence de forme.* Glenn Gould
4. *Tous les muscles travaillent, nul pas ne ressemble à l'autre ; il faut inventer sa forme et son énergie à chaque instant.* Paul Valéry, *Cahiers (Poèmes et PPA)*
5. *La béatitude commence au moment où l'acte de penser s'est libéré de la nécessité de forme.*
Clarice Lispector
6. *VI. Le contenu et la forme sont une même chose dans l'œuvre d'art : la teneur.*
(*DÉFENSE D'AFFICHER. Treize thèses contre les snobs.*) Walter Benjamin, *Sens unique*, 1928
7. [...] *la compréhension – laquelle est, par définition, destructrice de la forme, c'est-à-dire de la puissance de répétition.* Paul Valéry, 1942
8. *Une forme n'a pas besoin pour se posséder elle-même de se poser en dehors d'elle-même comme une sorte d'image et d'être sa propre représentation. Elle n'a qu'à être elle-même.*
Raymond Ruyer
9. *Il est remarquable que les mathématiques ont de commun avec la poésie et la musique que chez elles – le fond devient l'acte de la forme.* Paul Valéry, 1932
10. [...] *la forme est contenu, le contenu est forme.* Samuel Beckett, *Disjecta, Miscellaneous Writings and a Dramatic Fragment*, Londres, John Calder, 1983
(où ?)
11. *La forme est déjà une vérité.* Confucius
12. *Viure signifie se confirmer dans sa forme. En ce sens, la mort est l'action dernière.*
Ernst Jünger, *Supplément épigrammatique*

Elle me fait répéter plus souvent que ne l'exige ma diction
(très souvent il est vrai *je parle dans ma non-barbe*) et sa beauté
s'adapte avec les années aux canons classiques, mais c'est l'amour de ma vie*.

Moi-même mes pieds puent, ma conversation rappelle en de rares occasions
qu'elle fut fine, je porte des slips à dessein noirs (des corbeaux sur le fil à linge),
il me faudrait arborer une frontale même lors des quotidiens dîners à la
chandelle... – ce sont détails au même titre, et aussi incapables me dis-je.

Trouerais-je ici le filtre des convenances ?

Si le courant de mes pensées me dépose au sordide, une vague m'en relèvera
je sais, et échoué sur le banc symétrique, plus soyeux de grain, moins brut
de matière, exhalant une odeur de violette telle la dépouille de quelque sainte
*myroblite***, je ne verrai pas de différence essentielle.

Libre. Le pli pris, nul fer ne l'écrasera.

– *Mais de quel pli nous parles-tu ?*

– Celui de la mise à nu. Les folles toutefois m'insupportent, le mâle mâlant,
le brillant qu'il suffirait de retourner d'un quart, etc. En comparaison, mon
exhiber est secret, presque contradictoire et extrêmement circonscrit

– mais habillé de papier, je n'hésite pas à le déchirer.

* Nulle ironie là. J'avais d'abord écrit « la / Mour-de-ma-vie », mais même seulement graphique, je la chasse.

** Saint Gerlac (de Houthem) assista sainte Lydwine de Schiedam dans son agonie : « Le parfum qui s'en dégagait frappait non seulement l'odorat, mais le goût : c'était comme si on mangeait du gingembre, du girofle ou de la cannelle : la saveur ardente et forte mordait la langue et le palais avec douceur. Puis, au parfum des épices succéda celui de la rose, de la violette, du lys, de fleurs fraîchement coupées. » Joris-Karl Huysmans écrit de même dans son *Sainte Lydwine de Schiedam* : « En un constant miracle, il [Notre-Seigneur] fit de ces blessures des cassolettes de parfums ; les emplâtres que l'on enlevait, pullulant de vermines, embaumaient ; le pus sentait bon, les vomissements effluaient de délicats aromes ; et de ce corps en charpie qu'il dispensait de ces tristes exigences qui rendent les pauvres alités si honteux, il voulut qu'il émanât toujours un relent exquis de coques et d'épices du Levant, une fragrance à la fois énergique et douillette, quelque chose comme un fumet bien biblique de cinnamome et bien hollandais, de cannelle. » Il précise toutefois : « [...] Lydwine ne fit point partie du groupe des *Myroblites*, c'est-à-dire des déicoles dont les cadavres distillèrent des essences et des baumes. Tels ceux de saint Nicolas de Myre, de saint Willibrord, l'apôtre de la Hollande, de saint Vitalien, de sainte Lutgarde, de sainte Walburge, de sainte Rose de Viterbe, de la bienheureuse Mathie de Nazzarei, de sainte Hedwige, de sainte Eustochie, de sainte Agnès de Montepulciano, de sainte Térèse, de sainte Madeleine de Pazzi, de la carmélite Marguerite Van Valkenissen [...]. »

(Viens de relire mes notes sous la forme livresque que j'aime à leur faire prendre de temps en temps – et que mon fils se plaît chaque fois à dénigrer – pour mieux chasser la coquille mais aussi pouvoir, à cette distance, débusquer un éventuel mou venimeux caché derrière l'écran.

20 n'a pas la couleur Journal que j'imaginai être la sienne (et non pas celle pas que j'imaginai pour lui). Du moins n'écrase-t-elle pas les autres nuances comme je le craignais, et il en résulte que les passages où cette appréhension s'expose me paraissent du coup* exagérés.

Rétrospectivement, *Un tourbillon fade* et *Sur un idéal* sont pires sous cet aspect, au point que lesdits passages établissent avec eux une sorte de continuité qui contredit l'indépendance envisagée pour ce 20.

Le greffer à la suite donc, à la façon des *Cahiers Sepec (1 an de papier)* dans *Jusqu'au cerveau personnel* ? Le volume ne s'en trouvera-t-il pas trop gras, ce qu'il est presque déjà ?

Quelqu'un me rappelle que je m'en fous. Merci à toi quelqu'un.)

69 * G. va dresser liste des prothèses et modes langagières. *Du coup* y figurera, mais dans son usage systématique en début de phrase.

Saint-Agrève, le 16 novembre

Cher X

Sois donc à nouveau l'espace entre moi et moi que je t'ai destiné à être quand échoue le coin de la forme réfléchie, de la duplicité pronominale...

En ce dimanche, la brume dehors est aussi dedans, baignant la question de l'intime publié et plus encore celle de la capacité de l'introspection pure à fixer une limite ; *je t'ouvre en moi*, cher X, pour que tu m'aides à la dissiper.

J'ai écrit deux pages plus haut *mise à nu*

(un sondage dans mon « TOUT PG » confirme que ces mots y sont déjà venus*, et un *index rerum* bien foutu attesterait que c'est effectivement un pli de longue date que m'exhiber sur le papier, pli accréditant l'identification contradictoire du tout comme écrit privé et privé écrit),

et, dans la séquence suivante, convoqué à propos de 20 la notion de Journal (pour conclure un peu vite que le genre ne « colorait » pas comme attendu l'ensemble de l'année. Un peu vite, car en parcourant à nouveau les 16 premières pages que G. vient de découvrir (« pas bien gai » m'a-t-elle dit), il m'est apparu que dans cette partie du moins, c'est vraiment d'un journal qu'il s'agit, et qu'il manque du coup ce trait propre au diaire, la datation, pour renforcer la perception qu'induit le matériau lui-même et ainsi assumer...).

Mais, X, cela tu le sais. Ce que j'ai à t'apprendre de neuf, c'est qu'à la page 117 du cahier rouge en cours où 20 puise sa matière (c'est plus loin, mais ce sont les trois mêmes chiffres, que l'erreur prouvant une intervention manuelle (voir ici page 27) est corrigée : un 172 chevauche un 171 mal placé et à l'envers : 171) figure un passage que je n'ai pas recopié, mais dont je me demande maintenant si, en ces temps peu sûrs, il ne conviendrait pas de l'extraire du fond du vieux cahier tout gribouillé où je l'oublierai.....

* Ceux-là surtout dans O/N₃ dans *Tas V* :

« Ou bien j'évalue mal mon pouvoir de transformer effectivement l'anodin d'une existence commune et déplie devant moi le plan de ma névrose, ou bien je suis lucide sur les *pouvoirs de l'expression* et peux oser incorporer directement des morceaux de ma vie à celle de ce livre.

J'autopsie ici mon embarras à voir, dans les derniers sous-tas surtout, exhibée sans pudeur, comme à l'étal, cette viande anecdotique que l'on mâche d'ordinaire à part soi et que l'on *garde*.

Je fais ce pari de déposer la séduction des hauteurs au fond d'objets et actes quelconques, au fond des verbes écrire, éduquer, exister parmi d'autres, et d'être en eux à nu. »

Te dire mon hésitation afin que par ce dire elle soit soufflée – l’effet escompté, cher X, aura été rapide : de l’hommage (qui aurait dû venir en page 14, après la phrase de Lispector), je ne garderai finalement que l’entame, réservant le reste au *Tombeau* que jamais je n’écrirai :

*Quoi que réserve l’avenir, le 30
avril G. au meilleur ; « heureuse ».
Et moi qui ne sais l’être tout seul, heureux
de la voir reverte, herbe-après-vraie-pluie.*

À une prochaine.

Rêver, cette nuit, m’a proposé un *outil-tabulation* pour ce qui arrive, comme si tout avait une forme écrite.
(Pour la nuit à venir, rêve d’un autre rêve.)

Dépossédé par le lecteur, l’auteur, de sa chose.

Il le veut bien, certes, mais ce n’est pas une anodine sensation – bornée par *que fout-il dans le sens ?* d’un côté, de l’autre par un plus sage *qu’en fait-il ?*, mais dans mon cas cognant surtout contre le premier, je ne sais trop pourquoi, la sonorité peut-être, mauvais airain ou profil raté le sens-comme-objet. Un extrait de la bande-son, les gongs mêlant leurs harmoniques et s’échangeant les *cod* ? Voilà :

SE SERT-IL À SA GUISE – LUI AJOUTE-T-IL – LE DÉPLACE-T-IL – S’Y DÉPLACE-T-IL – L’ÉCHANGE-T-IL CONTRE UN AUTRE – LUI IMPORTE-T-IL – LE MODIFIE-T-IL – LE CHERCHE-T-IL – LE CHAMBOULE-T-IL – S’EN PÉNÈTRE-T-IL – S’EN MOQUE-T-IL – LE PÈSE-T-IL – REGARDE-T-IL DE QUOI OU COMMENT IL EST FAIT – S’EN GORGE-T-IL – L’ABSORBE-T-IL POUR LE CHIER SIEN PLUS TARD – LUI RECONNAÎT-IL CE NOM – L’HONORE-T-IL D’INCOMPRÉHENSION – LE CUEILLE-T-IL POUR LE METTRE EN VASE – LE FRACASSE-T-IL POUR UN SOUS-SENS – LE MESURE-T-IL – SE CHERCHE-T-IL UNE ISSUE – EN REMPLIT-IL SES BAJOUES POUR LE TERRIER, L’ARRIÈRE-GORGE POUR LES PETITS – LE GRATTE-T-IL JUSQU’AU NON-SENS – S’EN INQUIÈTE-T-IL – TRIE-T-IL – LE TRIE-T-IL – LUI CHERCHE-T-IL DES POUX – LE REFUSE-T-IL – Y DÉCOUPE-T-IL DE BONS MORCEAUX – SCRUTE-T-IL SES CONSÉQUENCES – LE TRADUIT-IL – CHERCHE-T-IL UNE FENÊTRE À OUVRIR – LE DÉCORE-T-IL D’UN RIRE – ETC.

Doit-on donc toujours payer sa liberté ?

Chaque cas afflige en profondeur.

(Je palpe au fond de ma poche les miennes, tentant de lire le pile de chacune... Oui, bien « aride » la « pureté morale qui ne craint pas de payer la vie le prix qu'il faut la payer*.)

Heureux

de trouver dans le *Libération* des 21-22 novembre un entretien avec Pascal Quignard^A et d'y lire ceci : « [...] je ne décide pas de la fin, puisqu'elle est décidée par le texte lui-même le jour où je n'ai plus rien à corriger.^B » Le propos est de bout en bout passionnant^C, même si quelques bizarres virgules m'ont gêné^D.

Un complément pour la page 10 de *Jusqu'au cerveau personnel* :

Comprendre, c'est polluer l'infini. Antonin Artaud, novembre 1945, *Œuvres complètes* (XVIII)

* Antonin Artaud, *Le théâtre de la cruauté*

A. Illustré en son milieu par une photographie en pied de l'auteur datée de 1987*, une assez intrigante image à cause de la main gauche étrangement placée, à mi-polo sur l'estomac...

* Soit antérieure de trois ans à l'entretien de J.-P. Salgas avec Q. que j'ai ressorti il y a à peine quinze jours d'un tiroir : « Écrire n'est pas un choix, mais un symptôme » (*La Quinzaine littéraire*, n° 565).

B. Retrouve dans un entretien de 2006 : « Le texte finit quand il ne se corrige plus. »

C. Particulièrement : la mention de Pierre Klossowski (comme « le plus proche », « très grand penseur » admiré pour avoir « vraiment décidé de ne plus écrire »), celle du « quatrième état » (une « bulle étrange », un « état d'engloutissement » que Q. « recherche, depuis tout petit enfant »), l'étonnante double occurrence de 3/4 (« La joie, c'est quand je supprime les trois quarts de mon travail », et un peu plus loin : « Un livre commence pour moi quand j'ai trois quarts de plus » (*de plus* que le premier jet si j'ai bien compris...)), une caractérisation du « vrai artiste » (« c'est celui qui est obsédé par quelque chose et qui le sature » (je souligne)), l'humilité (« je ne veux jamais laisser ce sentiment que ce que j'ai trouvé pour moi a le moindre intérêt pour autrui »), la compréhension par les Japonais de l'épidémie Covid-19 (« la vie qui se venge de Fukushima » ; le virus étant « un bon démon avec lequel il faut pacifier »), et l'évocation de Montaigne (rappelant qu'au fort de l'épidémie de peste à Bordeaux en 1585 (14 000 morts dit-on), il était « rentré dans sa tour avec femme et enfant »**...

** Cela lui fut reproché. Montaigne s'en explique sous forme interrogative dans une lettre aux jurats de la ville de Bordeaux (le 31 juillet 1585) : « ma présence à la prochaine élection vaut que je me hasarde d'aller en la ville vu le mauvais état en quoi elle est, notamment pour des gens qui viennent d'un si bon air », et ce confinement loin*** donne lieu à ces lignes dans le chapitre *De la physionomie* du livre III des *Essais* :

« Voici encore un malheur qui m'arriva en plus du reste : au dehors et au dedans de chez moi, je fus assailli par la peste, une peste des plus violentes entre toutes... Je dus supporter cette étrange situation : la vue même de ma maison m'était effroyable. Tout ce qui y restait était laissé sans surveillance, abandonné à qui pouvait en avoir envie. Moi qui suis si hospitalier, je dus péniblement me mettre en quête d'un refuge pour ma famille, une famille frappée d'égarément, qui faisait peur à ses amis et à elle-même, et causant l'horreur à chaque endroit où elle cherchait à s'arrêter, et contrainte à changer de demeure aussitôt qu'un membre de la troupe venait à ressentir une douleur au bout des doigts... dans ces moments là, toutes les maladies sont prises pour la peste : on ne prend même pas le temps d'essayer de les reconnaître. Et le pire c'est que, selon les règles de la médecine, pour tout danger que l'on a pu approcher, il faut rester quarante jours dans les transes de l'incertitude, l'imagination vous tourmentant pendant ce temps comme elle le veut, et vous rendant fiévreux, vous qui étiez en bonne santé. Tout cela m'eût beaucoup moins atteint, si je n'avais eu à me soucier de la peine des autres et à servir misérablement de guide durant six mois à cette caravane... »

*** « Le plus souverain remède que l'on sache pour se garantir de la Peste, c'est se retirer bien tôt du lieu infect et s'en aller loin et revenir tard. » C'est Auger Ferrier, prestigieux médecin toulousain qui fait autorité sur le sujet, qui l'écrit en 1548 (*Remèdes préservatifs et curatifs de peste*). La formule se résume en trois lettres : *CLT*, ainsi déclinées : *Cito, Longe, Tarde*, ou *Cito, longe fugeas et tarde redeas*. *TLT* si l'on préfère : *Tost, Loing, Tard*.

D. Ainsi : « On gagne une voix, comme disait Lacan, peut-être même qu'on gagne un nom ou un prénom, en écrivant comme disait Marguerite Duras. »

Même si ce n'est la peste
ce *TLT* me sied.

ANNEXE I

Poème de Jean-Christophe Bailly
dans *Lignes*, 1997/3, n° 32
© Éditions Hazan

Que puis-je vous dire ?
Parfois il me semble que nous assistons en direct
(comme ils disent)
à la fin du monde qui nous tolérait
« nous », c'est-à-dire tout autre chose
qu'un toi et moi racoleur
« nous », le pronom le plus difficile, le plus terrible
celui des nations, des rassemblements, des factions
– mais qu'il soit ici juste une limite
une frontière fine mais indiscutable
entre ceux qui s'occupent du sens et ceux qui n'en font
rien ou qui le pillent
à dire vrai aucun mot ne convient
« les intellectuels », c'est un mot de journaliste et de
sociologue
« les clercs », c'est un mot de l'autre bord, un mot papiste
« s'occupant des choses de l'esprit », c'est une expression
qu'on pourrait à la rigueur reprendre
mais génériquement
et en coulant l'esprit
donc je dis « le sens », « s'occuper du sens »,
c'est le moins mauvais mais c'est bien trop vague encore
ce qu'il faudrait, ce qu'il vous faudrait
pour votre questionnaire
c'est un poème, un poème qu'ici je ne fais que mimer et
qu'apercevoir de très loin
parce que là la question serait posée
dans toute sa brutalité de question
avec des mots serrés sur des choses qui les quitteraient
quand même
mais des mots évadés du service
c'est-à-dire échappés
n'ayant pas à se justifier d'une autorité

et n'en créant aucune
ne rentrant pas dans le cadre d'une discipline ou d'un
genre
et descellant la discipline et le genre
des mots qu'on ne pourrait plus rejoindre
mais juste entendre
tels qu'ils sont, ou seraient, dans une direction imprévue
c'est-à-dire filtrés, passés au tamis, travaillés,
tout ce qu'on veut, voudra
mais pas réchauffés, recuits
mais pas semblables à tous ces mots de larbins et
d'experts
parlant à tout propos, s'agitant à la moindre occasion
approuvant par exemple
comme je l'ai lu dans le journal
l'horrible hystérie contrôlée et manipulée d'une foule
de plus de deux milliards de regards
contemplant devant la télévision un cercueil vide balancé
par des soudards dans une chapelle remplie de fantoches
et allant comparer cette cérémonie exhibée à un poème
d'Apollinaire...
Je ne dirai pas le nom de l'expert qui a trouvé ça
du haut d'un droit au paradoxe boudiné dans une petite
veste tournée tant de fois
ce nom, ces noms, nous ne devons même pas les écrire,
nous ne devons pas leur faire encore ce cadeau
car le clivage est total
entre une analyse qui sans cesse se porte au secours du
système et en reçoit des gages
et une recherche qui s'en moque ou passe outre.
S'il y a du mépris il n'y a pas de haine
mais ce qui domine c'est une fatigue
d'autant plus réelle qu'elle recouvre
des dizaines et des dizaines de colères rentrées
des dizaines et des dizaines de polémiques auxquelles on
ne s'est finalement pas livré
parce qu'elles auraient lieu sur le terrain de l'adversaire

mais surtout parce que le sens et le phraser qui le produit,
le propage
sont des dieux exigeants
qui n'aiment pas qu'on les abandonne
un seul instant
et c'est donc très calmement aussi que nous continuons
nos travaux
qu'ils touchent l'époque ou s'en dégagent
très calmement encore que nous nous construisons
des tours
qui ne sont pas d'ivoire
mais simplement faites de branchages, de terre, de plâtre,
de concepts et d'images
pour y être tranquilles et faire notre travail
comme il nous convient
c'est-à-dire sans jamais prévoir ou asseoir sa réception
future
tout en étant tristes – pourquoi le nier ? – de la voir restreinte
mais heureux de la voir véridique et patiente
tout se passant par ailleurs
(ailleurs, oui, mais pas dans un lointain)
comme si le capitalisme libéral triomphant
opérait en douce une révolution culturelle bien à lui :
ne brûlant pas les livres mais les laissant lettre morte
n'interdisant rien mais éteignant tout
sauf une vague et narcissique compassion
qui est comme l'ultime souvenir d'une loi morale abolie
– parfum corrompu flottant sur la civilisation des loisirs
non pour lui rappeler sa faute mais pour la lui pardonner
d'avance.
C'est pourquoi sans aucune arrière-pensée ou image
de dernier carré ou d'avant-garde
nous devons nous raidir et continuer d'aller sur de drôles
de chemins plutôt lents
sans égards pour ceux que le temps presse
et qui au lieu d'entrer dans le labyrinthe
vendent devant ses murs de petites maquettes simplifiées.

ANNEXE II

Le 20 mai Siegfried Plümper-Hüttenbrink m'invita à participer à un « chantier collectif [sur *Poezibao*] au fort duquel chaque intervenant serait convié à faire état de l'acte d'écrire tel qu'il lui est donné à vivre ».

Voici ma réponse du 28. Qui resta jusqu'à ce jour privée.

[Chronologiquement elle venait après *Balancement...*, page 17.]

Cher Siegfried

Ton invitation à tenir, avec d'autres, certaine *Main courante* sur la question du *comment écrit-on ou se met-on à écrire* ? au motif dit « qu'on l'évite comme peu digne d'intérêt » m'a d'abord séduit, mais je m'avise, y repensant, que je ne pourrai participer car toute « mon œuvre » montre l'énorme place que je lui ai donnée *au contraire* (et les épisodes du feuilleton sur *Poezibao* l'auront singulièrement démontré) – et cela tue la prémisse.

Faire état de l'« acte d'écrire », je l'ai tellement fait au fur et à mesure que j'écrivais (bien plus que n'en témoignent les occurrences de ces termes exactement dans le publié : 6 (+ 1 « acte d'écriture », et une citation de Clarice Lispector), et bien plus que n'en supporte le lecteur d'occasion (j'entends celui qui ne me lit pas *par goût*)), que tenir la rampe m'obligerait en quelque manière à faire du *sous-moi* – à moins que je ne fasse alors simplement du Grand, ce qui me devient à moi-même pénible, en glosant sur la subtile mais énorme nuance que voici : mon écrire est davantage une *action* qu'un *acte*. (J'associe « acte » à volonté ; le texte est *acte*, mais écrire, comme marcher, comme respirer etc. *action*.)

En outre, et au surplus – soit de surcroît, une « invitation à » n'ayant jamais fait partie des causes ou circonstances qui déclenchent en moi « l'action d'écrire », même à ne faire qu'énoncer celles-ci via ce canal je me trouverais dans une contrariante contradiction, *contrariante* valant ici *empêchante* – ce qui, somme toute, témoigne sur le comment et le comment non...

Tu peux, si tu le souhaites, ajouter ces quelques mots au « chantier collectif » (moyennant les coupes que tu jugeras utiles – mais me soumettras) comme étant *ma* contribution. (Cohérente elle est je pense, même si perverse un peu sans doute aussi.)

Saint-Agrève, le 28 mai